

9
—
1968

Sommaire

Recherches

- Les événements
Fontenay, 27 mai 1968 Page 5
- Au cœur du Limousin, une équipe interrogée
par l'équipe de Bugeat Page 17
- Catéchisme national : adaptation « Diocèse
de Paris - Mission de France »
Pierre Gerbé - Bernard Violle
Page 29

Etudes

- La foi se perd : à qui la faute ?
René Salaün Page 33
- A la racine de la déchristianisation : une
mutation culturelle profonde
René Salaün et Jean Rémond
Page 39

Chronique

- Le prêtre de demain selon *Paris-Match* — Et
si le Pape était allé à l'enterrement ?
Jean Dimnet - Georges Durand
Page 63

Officiel-Prélature

- Carnet de la Mission Page 73
- Ouvrages reçus Page 74

Les événements

Fontenay, 27 mai 1968

Quatre-vingts prêtres et séminaristes de la Mission de France, vivant en majorité dans la région parisienne, se sont réunis à Fontenay, le soir du samedi 25 mai. Cette rencontre portait sur les événements de ces dernières semaines.

Divers témoignages ont d'abord été apportés, à partir de situations et de ministères variés.

A travers cette diversité, une réelle convergence de faits est apparue manifestant la profondeur humaine du mouvement actuel dans le monde ouvrier, dans d'autres milieux de travail, parmi les étudiants, dans les quartiers, etc...

La deuxième partie de la rencontre a été consacrée à l'étude de la signification des événements. Des carrefours ont permis à chacun d'exprimer et de confronter la lecture qu'il en faisait, les interpellations et les responsabilités qu'il y discernait. Enfin tous ont été invités à réagir sur un texte de référence préparé par un groupe plus restreint.

Tous les participants ont demandé que ce document soit retravaillé en tenant compte des interventions des uns et des autres. C'est ce qui a été fait.

Ce texte ne constitue pas une déclaration. Il n'est qu'un instrument de réflexion élaboré à un moment donné dans le déroulement des événements. Il tente cependant de saisir les enjeux humains et les significations des recherches et des aspirations qui se sont manifestées. Ces revendications appellent évidemment des conclusions politiques et des réformes de structures. Les incertitudes à ce sujet sont considérables. Le phénomène en cours suscite autant la peur des uns que l'espoir des autres. Il peut s'enliser dans la confusion et les attitudes partisans. Il peut provoquer des malentendus multiples. Dans la mesure où il ne serait pas reconnu, il peut tout autant engendrer le désespoir que de très graves conflits intérieurs en France.

L'Eglise ne doit pas sous-estimer la complexité de ce bouleversement social, politique et culturel. Elle ne peut se dispenser de chercher à en comprendre le sens pour l'homme. Elle est, en effet, interpellée par l'événement dans sa fidélité et sa mission.

Eléments de réflexion

Les événements de ces dernières semaines ont déconcerté tout le monde. Personne ne peut en présenter aujourd'hui une analyse exhaustive, ni en prévoir l'issue. Personne n'échappe cependant à l'ampleur du mouvement qui soulève le pays. Personne ne peut manquer d'être concerné, et interpellé, au plus profond de sa conscience.

Soumis aux exigences communes, les chrétiens ont à faire la lecture des événements, pour en trouver le sens et discerner leurs responsabilités, chacun selon sa participation à la société d'aujourd'hui.

Prêtres, nous prenons notre part de ce travail commun. Nous y sommes conviés au titre de notre responsabilité pastorale : celle d'une participation directe à la tâche missionnaire de l'Eglise. Et cela de façon d'autant plus urgente que beaucoup d'entre nous partagent quotidiennement la vie des travailleurs.

Notre vision des choses a ses limites. Nous en sommes conscients, et ne prétendons nullement l'imposer. Nous nous situons simplement comme des témoins de la foi, vivant parmi d'autres hommes l'intense remise en question de notre société.

Il va sans dire que notre appartenance à l'Eglise, ni d'ailleurs notre participation à sa responsabilité hiérarchique, ne nous confèrent de compétence particulière dans l'analyse politique des événements. Mais loin de nous en dispenser, elles nous font un devoir plus pressant de participer activement à l'effort de compréhension qui s'impose à tous. C'est ainsi qu'en nous confrontant, nous pouvons discerner le sens de l'événement et les modalités diverses de notre responsabilité ecclésiale.

Il importe enfin de souligner que l'analyse proposée ici correspond nécessairement à un certain moment du déroulement des événements.

Le contenu de la contestation

L'action ouvrière et l'action étudiante ont donné au mouvement actuel sa consistance. Les aspirations qui s'expriment de part et d'autre sont-elles pour autant de même nature ? Elle procèdent, en tout cas, de situations sociales différentes. Les ouvriers vivent dans un état permanent de dépendance, de non-responsabilité, qui leur est imposé par la structure économique et politique de la société. Ils forment une classe sociale très caractérisée. Les étudiants contestent, en premier lieu, un système qui ne leur permet pas d'être *participants* au fonctionnement de l'université et qui les maintient dans un état de dépendance. Leurs conditions de vie universitaire, sociale et politique sont cependant *provisaires*. Il faut remarquer, d'autre part, que la signification et le coût de la grève ne sont pas les mêmes pour les étudiants et pour les ouvriers.

De plus en plus cependant les étudiants sont promis pour l'avenir à des conditions de vie qui s'apparentent à celles des ouvriers. Les cadres, les *travailleurs intellectuels* sont aussi, en grande majorité, des salariés. Ils connaissent l'insécurité de l'emploi. Ils sont, le plus souvent, dépossédés de toute initiative et de toute responsabilité véritable dans leur travail. Depuis quelques années, ils ont souvent rejoint le syndicalisme ouvrier, et mené parfois des actions revendicatives particulièrement « dures » : on se souvient de la grève des mensuels de Saint-Nazaire.

Il n'est donc pas étonnant que la contestation des étudiants ait maintenant débordé les problèmes immédiats de leur situation présente. Elle porte sur l'*avenir* qu'on leur prépare, un avenir incertain, un avenir où leurs compétences seront utilisées pour maintenir les travailleurs dans un rôle aveugle d'instruments de la production.

Plus profondément, le phénomène étudiant, dans sa diversité, met en cause, de façon plus ou moins explicite, *le sens même de la société contemporaine*, et les objectifs qu'elle propose aux hommes d'aujourd'hui. C'est le refus d'un *bonheur* qui se réduirait à l'accès aux biens de consommation. C'est le refus d'une société qui condamne l'immense majorité des hommes à l'*irresponsabilité* et les soumet aux exigences inconditionnelles de la croissance économique. Il y a là une contestation générale, de type révolutionnaire, qui atteint l'ensemble des structures sociales non seulement dans leur fonctionnement, mais dans leur signification et leur inspiration.

La force et la profondeur de cette contestation expliquent sa diffusion sociale très rapide. Elle mobilise tous ceux qui aspirent à un

bonheur plus humain, à une existence vraiment responsable. Elle inaugure une recherche laborieuse pour élaborer les projets d'une société nouvelle.

Cette contestation et cette recherche rejoignent ainsi la tradition profonde du *mouvement ouvrier*. Aussi bien l'engagement massif des travailleurs s'est-il cristallisé dans une action dont la portée débordé les revendications sociales et même les exigences politiques immédiates. La contestation ouvrière d'aujourd'hui reste inévitablement marquée par les injustices qui caractérisent, depuis plus d'un siècle, la condition ouvrière dans la société industrielle. Elle s'exprime d'abord en termes de lutte de classes et de protestation contre les disparités sociales, contre l'exploitation des travailleurs. Elle revendique maintenant comme hier le droit au respect, à la considération et à la responsabilité qui leur est refusé dans le système en vigueur. Les recherches et les débats institués sur beaucoup de lieux de travail ont rendu plus vives et plus profondes ces aspirations, plus vive l'ampleur des transformations qu'elles appellent.

Les causes de la contestation

La France n'est plus mobilisée depuis plusieurs années par des problèmes politiques extérieurs, tels que la guerre d'Algérie. La société apparaît directement dans sa réalité à l'état brut, sans marque, ni diversion. Les générations nombreuses de l'après-guerre entrent dans la vie sociale : elles y jouent inévitablement un rôle de révélateur.

Si cette contestation et cette revendication de *responsabilité* se sont manifestées de façon explosive, c'est que pendant trop longtemps, il n'y a pas eu de possibilités suffisantes d'*expression*, de *participation* et d'*invention*. L'absence de *projets politiques* a démobilisé les hommes dans la construction de leur avenir. Progressivement s'est trouvée réduite l'intervention des citoyens et des travailleurs de toutes catégories dans l'élaboration de leur devenir collectif. Désespérant de pouvoir jouer un rôle quelconque en ce domaine, beaucoup avaient apparemment démissionné, cédant à une sorte de fatalisme qu'entretenaient l'attitude du pouvoir et la complexité croissante des problèmes économiques, sociaux et politiques.

Dans ce climat, on a manqué de structures démocratiques où puisse s'exprimer efficacement la responsabilité créatrice de tous. Des institutions demeuraient en place, mais la plupart ne pouvaient remplir

cette fonction et beaucoup, par surcroît, se sont trouvées plus ou moins paralysées :

- soit parce qu'elles n'étaient pas reconnues par les détenteurs de l'autorité. On ne leur accordait guère de valeur représentative et en tout cas aucune participation effective aux décisions. On refusait même à certaines les moyens d'existence ou d'influence ;
- soit parce que, victimes du système et du climat, certaines structures s'étaient elles-mêmes *dévitilisées*, faute de recrutement, de renouvellement, ou de projets d'envergure suffisante.

Malgré ces difficultés, il ne faut pas minimiser le rôle réel joué par certaines structures syndicales ou politiques, dans l'Université et dans le monde ouvrier, pour lutter contre le fatalisme, dénoncer l'écrasement des masses et préparer des militants.

La profondeur de la contestation politique et sociale d'aujourd'hui sera-t-elle réellement assumée par les organisations représentatives ? C'est l'enjeu des événements qui se déroulent actuellement.

Il ne faut pas méconnaître que divers éléments de la société présente ont contribué à l'éclosion de cette contestation. L'importance numérique des jeunes générations, le nombre des étudiants sont des facteurs importants de la prise de conscience qui s'exprime. La rapidité de sa diffusion doit beaucoup au rôle des mass-media. D'autres éléments restent à inventorier et à apprécier.

Les caractères de la contestation

Ce qui d'abord s'impose à nous, c'est le côté onéreux de cette contestation. L'équilibre économique du pays est d'ores et déjà compromis, et l'on ne peut que redouter les séquelles de la crise présente. Dans l'immédiat, pour les millions de travailleurs en grève et leurs familles c'est la misère qui s'installe, d'autant plus scandaleuse qu'elle frappe d'abord les catégories sociales les plus défavorisées. Le pire calcul serait de spéculer sur les limites de leur résistance.

Quant aux revendications des travailleurs, on ne comprendrait pas qu'elles contribuent à consacrer ou aggraver les disparités inacceptables de l'actuelle « hiérarchie des salaires ». L'augmentation proportionnelle de tous les salaires et l'allègement fiscal prévu pour les plus importants sont d'autant plus inadmissibles que ces avantages ne peuvent

être obtenus qu'en « utilisant » la force revendicative des plus défavorisés. Celle-ci appelle une autre répartition des salaires, sans laquelle il n'y aura en réalité aucune croissance du pouvoir d'achat pour ceux qui en ont justement le plus besoin.

Dans son fond la contestation actuelle est de type révolutionnaire : elle atteint jusqu'aux objectifs et aux fondements de notre société. Cela ne signifie nullement la recherche anarchiste d'une société sans structure et sans Etat. En revanche la légalité resterait formelle si elle n'assumait pas la profondeur de ces aspirations collectives.

Certes diverses requêtes s'expriment sous des formes et en des termes encore entachés d'un certain caractère irrationnel. On ne saurait s'en étonner, si l'on songe à la carence de moyens d'expression et de structures déjà évoquées. Mais, de jour en jour, dans toutes les couches de la société et chez les familles d'esprits les plus diverses, s'opère la prise de conscience des dangers de certaines conceptions périmées de notre société, en même temps qu'émerge la volonté d'établir un ordre nouveau.

La contestation actuelle ne peut être considérée comme un phénomène négatif. L'homme ne peut se dispenser d'organiser la société dans laquelle il vit. Dès maintenant, les remises en cause très profondes qui s'expriment constituent le premier moment de l'élaboration de projets, comme en témoignent les multiples confrontations collectives qui se sont instaurées, dans les lieux de travail comme dans l'université.

Cette exigence de construire se retrouve actuellement dans le phénomène étudiant et dans le mouvement ouvrier. Elle appelle leur convergence. Ici également s'opère une prise de conscience nouvelle, difficile, mais d'une importance considérable pour l'établissement et la mise en œuvre de projets constructifs.

L'avenir de la contestation

L'importance des enjeux humains dont est porteur le mouvement actuel de contestation, les générosités qu'il suscite et les sacrifices qu'il comporte, imposent une grande vigilance pour que ses chances d'aboutir ne soient pas compromises.

Or son dynamisme peut être trahi, dans son développement même, de deux manières :

**Si l'on s'en remet
à la violence :**

La contestation présente, massivement non violente, peut s'exprimer parfois de façon violente. Cette violence n'est, sans doute, que la réponse à la violence imposée en permanence par l'état de fait antérieur.

La qualité humaine de la contestation interdit cependant aux promoteurs du renouveau de s'aliéner dans les moyens de la violence. Celle-ci ne peut rester humaine que dans la mesure où son usage est maîtrisé, soumis à la conscience des hommes. Elle ne saurait devenir un but et dispenser ainsi de l'élaboration de tout projet : ce serait la démission, sinon la destruction de la conscience, dont la puissance et le droit les plus profonds s'expriment dans la contestation d'aujourd'hui. L'instauration d'un ordre nouveau implique justement qu'on renonce à perpétuer les vices de l'ordre ancien.

**Si l'on renonce
à énoncer des projets
politiques explicites**

Seuls des projets issus d'une large confrontation et clairement dévoilés permettront en effet l'engagement de citoyens conscients de ce qu'ils cherchent et de ce qu'ils font, capables de saisir le rapport entre les buts poursuivis et les moyens à mettre en œuvre, en un mot véritablement responsables dans la conduite de la lutte qu'ils mènent pour la conquête du droit à exercer leur responsabilité.

L'attention à cette double exigence paraît d'autant plus importante que la prise de conscience, aujourd'hui massive, demeure fragile. Elle reste menacée de multiples côtés. On ne peut se résigner par avance à l'échec des promesses qu'elle porte, ni à une lucidité sans lendemain.

Il ne faut pas méconnaître la difficulté de faire face à de telles exigences. L'élaboration de projets positifs, qui garantissent un avenir au mouvement, est d'autant plus onéreuse que la population française ne dispose collectivement ni de l'expérience, ni des modèles d'une participation responsable et permanente de tous les citoyens à la vie professionnelle, sociale et politique.

Les dimensions de la contestation

En dépit de multiples et inévitables tâtonnements, il faut souligner l'importance et la valeur des nombreux échanges, dans des comités, des commissions, ou des discussions libres en divers milieux et groupes professionnels. La contestation porte sur le contenu, mais aussi sur le mode des échanges et des moyens d'expression de notre société. Au plan du langage qui se crée pour exprimer les confrontations d'aujourd'hui, réapparaît la possibilité créatrice de l'homme. Des hommes de divers milieux, et d'appartenances politiques différentes, tentent de juger la société où nous vivons, et grandissent dans la conscience de ce qu'ils sont comme dans le discernement de leurs responsabilités.

Cette contestation de l'économie de notre société et de l'idéologie

qu'elle secrète a surgi dans la jeunesse des pays européens. La fermentation qui l'a préparée s'est souvent située dans des groupes formés à propos des problèmes posés par le Tiers-Monde. Ceux-ci sont économiquement dominés, et exploités, par les pays occidentaux : ils cherchent leur libération et explorent les voies d'une révolution véritable qui suppriment ces conditions de dépendance et leur permettent un réel développement.

On juge l'arbre à ses fruits... Il suffit d'analyser les conditions d'existence dans le Tiers-Monde pour juger ce que vaut globalement la civilisation occidentale ignorante de l'homme et prisonnière de sa richesse. Son pouvoir et sa croissance économique ne laissent place à aucun *désintéressement* au niveau des Etats comme des entreprises.

Que vaut par ailleurs une société impuissante à résoudre les problèmes du Vietnam, du Biafra, du Congo, de l'Amérique latine ? Que signifie-t-elle pour la relation des hommes les uns avec les autres ?

Des hommes ont pris conscience que les problèmes qui se posent là-bas, se posent aussi ici, et surtout que le même effort doit être entrepris au sein des nations occidentales.

C'est un bien que la critique et la volonté de progresser aient surgi au sein d'une nation occidentale, pour autant que la promotion réelle de l'homme en reste l'objectif essentiel, pour autant que l'indifférence à ce qui est lointain n'engloutisse pas cette prise de conscience.

Ressaisie de la foi en Jésus-Christ et de la mission de l'Eglise au cœur de cette contestation

La recherche sur l'homme qui marque en profondeur cette contestation doit être discernée par l'Eglise et vécue à l'intérieur d'elle-même dans un lien plus véridique avec toute la collectivité humaine. Elle nous porte à une remise en cause de nos propres comportements. Elle appelle la mise en œuvre des responsabilités collectives de la communauté chrétienne dans le monde. Au nom même de sa foi, celle-ci doit pouvoir juger, avec une exigence accrue, les ambiguïtés et les scléroses qui menacent ses propres structures. L'effort amorcé par le Concile doit être prolongé et développé afin que les relations intra-ecclésiales soient réellement commandées par la foi et par la fidélité vécue parmi les hommes d'aujourd'hui.

Les événements de ces jours provoquent l'Eglise à l'intelligence et à la liberté de la foi en Jésus-Christ, qui lui interdit de s'enfermer ou de se sécuriser dans des formes déjà dépassées de la société. Ils impliquent la participation effective à ce qui se découvre et s'invente dans le mouvement actuel.

L'Eglise, par ses membres, participe à cette recherche et au discernement que l'homme réalise sur lui-même. La foi vécue dans la fidélité ne donne pas une connaissance automatique de la manière concrète dont se joue le destin de l'homme dans l'événement. Les problèmes se posent à tous et sont les mêmes pour tous : le chrétien découvre sa manière d'être chrétien dans la responsabilité qu'il partage avec tous. Il promeut avec tous les valeurs, les dimensions auxquelles l'homme doit se conformer dans sa conscience pour rester un homme véritable. Il discerne avec tous, les exigences réellement humaines qu'une situation ou une action politique compromet ou promeut.

Le chrétien dans ce cheminement est engagé personnellement dans la voie évangélique, celle des Béatitudes. Dans la mesure de sa fidélité à Jésus-Christ et en son Nom, il sert pour sa part l'authentique promotion de l'homme.

Dans les événements d'aujourd'hui notre fidélité à Jésus-Christ guide notre discernement des enjeux humains. Le partage de nos expériences nous aide à en dégager des éléments essentiels :

- L'homme devient pleinement homme en parvenant à la conscience de ce qu'il est et des choix qu'il opère : il grandit en accédant à toutes les *responsabilités* et à toutes les *possibilités* créatrices, liées à sa vocation de fils de Dieu. La croissance véritable de l'homme est celle de sa conscience et de sa responsabilité.
- L'homme se réalise en découvrant dans les liens et les interdépendances de la collectivité humaine l'exigence d'*amour* désintéressé et d'*unité* qui traverse l'histoire humaine comme signe et appel de Dieu.
- L'homme se détourne de Dieu et de lui-même lorsqu'il confie sa vie et sa *sécurité* aux choses matérielles, à l'égard ou à des structures qui entraînent sa *démission* parce qu'il n'en a plus le contrôle. C'est seulement par une solidarité fraternelle contractée avec les autres, que l'homme peut courir le risque de la *pauvreté* ou en réparer les conséquences. Selon l'Évangile, toute société est jugée à la fois par la responsabilité et la *fraternité* réelles qu'elle promeut et par ce que deviennent en elle les plus pauvres.
- L'homme est plus grand que ses œuvres. Ce qu'il fait n'est pas

la norme de ce qu'il doit faire. Il n'est pas enfermé dans ses réalisations : elles ne sont pas la mesure de ce qui doit être pensé, prévu et promu. Sa vocation s'accomplit dans la *remise en question désintéressée et positive* des acquisitions de sa propre histoire. C'est le sens que peuvent avoir les contestations actuelles et la démarche à laquelle chacun de nous est invité.

Les exigences que notre foi découvre au cœur des événements nous provoquent à relire l'Évangile, à mieux mesurer la pleine signification de l'événement Jésus-Christ parmi nous. Prêtres, nous sommes appelés à discerner avec et pour tous les hommes l'enjeu des contestations d'aujourd'hui et à en promouvoir le sens véritable dans le partage avec d'autres : là est le signe de notre foi et de l'amour réel de nos frères, là est notre reconnaissance de l'action de l'Esprit en tout homme.

A travers quelques témoignages

Espoirs et inquiétudes

- « Une espérance extraordinaire chez les gars. Avec beaucoup d'utopie. Il y a des retombées, bien sûr ».
- « On vit dans un monde un peu utopiste. On pense avoir le pouvoir, on se sent maîtres de toutes les décisions, on croit avoir tout l'avenir en main. Et ce dont on a peur, c'est que ça retombe brutalement après ».
- « Tous ces temps ont été pour nous une véritable école syndicale, un apprentissage du fonctionnement démocratique des affaires. Ça crée chez les gars le besoin de pouvoir continuer par la suite. Il y a certainement quelque chose qui est né à partir de tout cela... On sent qu'il y a toute une section syndicale qui prend pied, qui s'implante, qui se structure un peu... ».

Des hommes grandissent

- « Il y a des hommes qui se sont révélés... dans ce qu'ils avaient comme valeur personnelle, et qui n'apparaissait pas habituellement, à partir de leur travail... ».
- « Ce manoeuvre, qui était méconnu, on lui parle comme à un

homme. Il a des responsabilités. Il les prend. Alors il est transformé... Il y en a dix, vingt comme ça... Les hommes grandissent, ils prennent une autre dimension. On sort de la routine. Ce ne sont plus des robots... ».

— « Tout le monde vivait dans la peur... Le contremaître gueulait tout le temps, et personne n'osait répondre. A l'heure actuelle, c'est le contraire. Tout le monde a le courage de s'exprimer. On sent que les gars sont heureux de pouvoir s'exprimer et de pouvoir agir ensemble... ».

Des relations naissent ou se transforment

— « On apprend à se connaître... Quand on travaille ensemble, on ne se connaît pas. Là on se connaît. On sait ce que pensent les autres... D'abord parce qu'on passe des heures ensemble. Il y a des gars qui vivent pratiquement à la boîte. Il y a tout un échange, surtout durant les heures de nuit où l'on a une garde à assurer... ».

— « Il y a des structures de dialogue qui naissent, alors qu'il n'en existait absolument pas dans une boîte hyper-hiérarchisée comme la nôtre ».

Des barrières tombent

— « C'est un fait nouveau : depuis quelques jours, on discute avec des médecins. Jamais on ne l'avait fait.

... Après beaucoup de conversations, on a créé un comité de coordination comptant une vingtaine de délégués du personnel hospitalier et une quinzaine de délégués du corps médical.

... On a décidé de faire des commissions qui travaillent à l'extérieur, sur les marches de l'hôpital. Vient y participer qui veut. On a affiché les différentes questions qu'on veut étudier. Dans chaque commission, il y a des médecins et des hospitaliers ».

Des solidarités se découvrent

— « Dans l'informatique, pas de climat d'inquiétude ni de revendications (on est très bien payé !). Pourtant des cadres se sont concertés : « Nous ne craignons rien pour nous. Mais nous sommes dans une boîte qui donne des conseils aux autres, une boîte d'organisation, qui promeut certaines idées économiques dans la société actuelle. N'avons-nous pas une mission, quelque chose à apporter dans le mouvement actuel ? ». Ils ont proposé une réunion. Il y a eu les 2/3 du personnel, depuis le directeur jusqu'aux employés... ».

Au cœur du Limousin, une Equipe interroge

par l'équipe de Bugeat (Corrèze)

De temps à autres il faut bien faire son bilan : que signifient nos existences aux yeux de ceux qui ne partagent pas notre foi ?

Quel droit faisons-nous à la réalité de ce que nous sommes : frères des hommes, ici, sur le Plateau ; fils de Dieu, ici sur le Plateau ; ministres de l'Eglise de Jésus-Christ, ici, sur le Plateau ?

Nous avons voulu réfléchir sur tout cela avec quelques laïcs de la région qui se posent, eux aussi, des questions de cet ordre. Dans ce but, nous leur avons fait part d'une réflexion élaborée peu à peu depuis quelques années, et mise au point voici deux ans maintenant. Le texte suivant en résume l'essentiel.

Notre présence sur le secteur de Bugeat n'a pour nous qu'une signification : révéler le salut acquis en Jésus-Christ et convoquer le peuple de Dieu à l'Eucharistie. C'est là notre mission. Nous n'avons pas d'autre moyen d'y être fidèles, sinon en réfléchissant à la mise en œuvre de cet envoi et en nous y engageant.

Ces hommes de « La Montagne » sont profondément marqués par leurs conditions de vie ; ils ont une image du rôle de l'Eglise. C'est dans ce contexte que nous sommes envoyés. Faisant le point des dix dernières années, et spécialement de cette nouvelle manière d'être que nous avons voulue en travaillant avec eux, nous rechercherons comment progresser pour être toujours plus fidèles à Celui qui nous envoie.

Physionomie de l'homme et du pays

Nous ne pouvons décrire tous les aspects de cette région, mais nous voudrions seulement attirer l'attention sur ce qui marque le plus profondément l'homme du pays.

Des hommes dispersés

Nous voici en Limousin : dernière région économique de la France pour les salaires moyens ; dernière région au point de vue démographique ; région qui accroît sans cesse son retard. Nous voici au cœur du Limousin, dans cette zone que des études régionales nomment « zone déshéritée », où la faible densité de population (moins de 20 habitants au km²) rend l'avenir très incertain par manque de vie sociale.

Pratiquement nous sommes sur le plateau de Millevaches (altitude moyenne 700 à 900 mètres), au milieu d'un territoire où les taches blanches des zones inhabitées encerclent les flots jaune pâle signalant une densité de 10 à 20 habitants au km².

D'autres régions rurales déplorent également une très lourde perte de population ; mais ceux qui restent sont alors groupés, ou trouvent à proximité un lieu de fixation. La structure limousine de l'habitat en « petits villages » disperse les derniers habitants et, d'autre part, aucun pôle de fixation n'existe en Limousin.

Peu d'hommes pour travailler

Ussel (à 45 km), Tulle (54 km), Limoges (70 km), Brive (80 km) ne jouent ce rôle que pour disperser la population scolaire. Seul Paris (450 km) permet le regroupement des Limousins émigrants, dans la proportion de 1/3 ; les autres partent au gré des demandes de fonctionnaires.

Ces départs massifs devraient alors libérer les terres et permettre à ceux qui restent d'exploiter de grandes surfaces et d'y constituer des unités de production pouvant faire face à l'avenir.

Malheureusement ceux qui restent sont souvent âgés (en Corrèze, 75 % des chefs d'exploitation ont plus de 50 ans — à Saint-Merd-les-Oussines, commune du secteur, 52 % de la population avaient en 1962 plus de 50 ans). Parmi la population active les hommes célibataires sont très nombreux : dans cette commune, 21 célibataires pour 52 hommes âgés de 30 à 65 ans.

Et peu de terres pour ces hommes

Les femmes sont parties. L'initiative demandée à des chefs d'entreprise ne peut se chercher là. Il y a tout de même quelques exploitants jeunes, désireux de lutter dans le métier qu'ils aiment. Mais — c'est la constatation la plus absurde pour ce pays — ils

ne trouvent rien à louer dans le voisinage, sinon de mauvais terrains inaptes même à la plantation forestière, ou loués sans bail. Alors que, par ailleurs, plusieurs propriétaires cherchent vainement des exploitants pour leur propriété et sont ainsi amenés à planter des terres à vocation agricole.

Dans un pays étouffé par la forte proportion des personnes âgées, et dont la terre est possédée en partie par des gens vivant ailleurs, ne pensant qu'à la forêt, les agriculteurs n'ont qu'à se contenter de ce qu'ils ont, ou n'ont qu'à suivre le mouvement vers le salariat en ville. Le résultat est visible à travers une étude du C.R.E.A. sur la petite commune de Chavanac.

Sur les 930 hectares que compte la commune, 100 étaient utilisés pour l'agriculture en 1963. L'enquête affirme que 600 hectares ont des potentialités agricoles intéressantes. Les personnes âgées en place, les propriétaires « parisiens » sont en partie responsables de cet état de fait. En 1963, dans cette même commune, quatre exploitations avaient de l'avenir (exploitants de moins de 45 ans). Depuis cette date, un propriétaire « parisien » a fait signer son fermier pour rompre le bail, car il veut « planter » ; un autre de ces quatre exploitants se voit retirer un lot de 20 hectares pour la même raison.

Nous insistons sur ce problème et ses répercussions dans le domaine agricole, car il conditionne l'avenir économique et social de la région. Le mouvement touristique qui se développe est une aide appréciable pour le commerce et l'artisanat, mais ses effets sont très courts. La saison touristique dure trois mois à peine ; tous les services commerciaux ou publics (poste, écoles, Ponts et chaussées) prévoient un retrait des communes rurales — et même du chef-lieu de canton —. Seul le maintien d'une agriculture et la création d'emplois à partir du bois pourraient stabiliser l'économie du pays et permettre ainsi l'épanouissement de ses habitants.

Un climat de découragement

Manque de vie sociale, écroulement des communes rurales, problèmes fonciers, bas salaires (dans les quelques rares industries artisanales), poids des petits paysans cherchant un supplément de ressources en se faisant ouvriers, laisser-aller des célibataires, etc... Tout cela crée une atmosphère de découragement, de pessimisme.

Pour devenir un homme, il faut partir ; ceux qui sont restés affirment : « j'ai raté ma vie ». Apathie chez les anciens tournés vers le passé, regrettant le temps où la vie se faisait au niveau du village, alors qu'elle ne se fait déjà plus au bourg et qu'il faut la penser au canton. Clochardisation même, dans certaines familles, dans certains villages de célibataires. Mentalité d'assistés chez beaucoup : on cherche la pension, on veut la retraite anti-

cipée, on recueille la tante qui touche un petit quelque chose ; et on calcule ce que peuvent recevoir ainsi les voisins... à en devenir jaloux.

Tout ceci n'est pas une pure acceptation, mais engendre souvent au contraire la révolte intérieure contre tout. « L'Etat ne fait rien pour nous, mais s'il se fait quelque chose c'est toujours contre nous ».

Les sociétés (S.A.F.E.R., S.O.M.I.V.A.L.), les organismes agricoles, les C.U.M.A. départementales, la S.I.C.A.-viande, les enquêteurs, etc... mangent peu à peu la part d'aide à l'agriculture.

Les sociétés forestières, les membres des professions libérales, les marchands de vin achètent des terrains pris sur le pain du paysan : ils les plantent, ce qui fait partir le petit paysan.

La pierre sortie des carrières du pays, les bois vendus, amènent des ressources aux villes voisines où se trouve le siège social..., mais les chemins défoncés par les camions sont à la charge des communes. Les impôts tombent sur le propriétaire exploitant, mais le propriétaire forestier est dégrevé d'impôt pour trente ans. L'éducation nationale ferme des écoles : une école fermée, c'est un foyer qui s'en va ; ceux qui restent doivent payer pour la cantine, pour le transport des enfants : et les circuits de ramassage (pour faire le plein d'un car) sont très longs. Le curé a quitté la commune pour le canton ; le clocher ne sonne plus ; les enfants du catéchisme doivent se déplacer. On fait beaucoup pour les vacanciers, mais pour ceux qui vivent là toute l'année, que fait-on ? (1).

Une injustice révoltante

Avec des nuances diverses, tout cela provoque la révolte, car il y a derrière un sentiment profond d'injustice. Tout se passe comme si on arrachait peu à peu la vie de ces régions ; comme si on refusait à ces hommes le droit de vivre chez eux, sans bruit, sans grandes exigences, mais d'y vivre en paix.

C'est le drame d'une mutation qui se fait mal, dans le laisser faire. Toute mutation est douloureuse, mais au moins qu'elle soit étudiée et programmée. Que l'on n'assiste pas à un arrosage de quelques millions sur une zone-témoin pour construire des bâtiments agricoles, pendant que les Eaux et Forêts poussent à planter toute parcelle disponible, enlevant ainsi aux paysans le terrain nécessaire pour rentabiliser le bâtiment.

Pris dans ce drame, révolté intérieurement, l'homme du pays se jette aveuglément dans le Parti Communiste : lui au moins n'est pas mêlé à tous ceux qui écrasent le pays actuellement. On

(1) Ce paragraphe sur la révolte contre la société globale ne fait que condenser des réactions recueillies par l'équipe, mais non nécessairement approuvées par elle.

est avec lui dans l'opposition, comme accroché à un faible espoir, sans savoir où il nous mènera. Pourtant plusieurs s'interrogent devant l'incompétence de certaines municipalités — ou, de manière plus grave, devant le sectarisme totalitaire de certaines personnalités.

***Pourtant,
des hommes
capables de plus***

De quelque côté que l'on se tourne, c'est partout l'insécurité, l'incompréhension, le sentiment d'isolement. Qui s'intéressera à eux ? Qui les aimera vraiment, libérant ainsi en eux toute cette richesse humaine si sympathique pour celui qui a touché leur cœur, toute cette possibilité d'invention dont ils font preuve quand ils quittent le pays ? Tout cet appel vers un bien supérieur que la société ne peut leur donner ?

L'Église interrogée

Le grand souffle du Concile nous renforce dans l'orientation de notre vie. Sans vouloir prétendre avoir réponse à toutes ces questions de l'homme du pays, sans vouloir organiser elle-même un monde plus juste, l'Église, suivant le mot de Paul VI, est « servante de l'humanité ». L'Église catholique se proclame, et tout entière, en faveur du service de l'homme, car l'homme ne peut être pleinement lui-même qu'en connaissant Dieu. (Discours de la séance publique du 7 décembre 1965).

Nous pensons donc qu'il est bien de notre devoir de chercher avec ces hommes leur épanouissement, qui ne peut être total qu'en reconnaissant Jésus-Christ-Sauveur nous guidant vers le Père.

L'Église n'est pas nouvelle pour l'homme d'ici. Il prétend bien la connaître. Il l'a vue vivre. Localement, le clergé était, au début du siècle, issu des grandes familles du pays, et souvent le curé était propriétaire terrien.

L'Église, il la voit vivre, par la télévision et la presse de masse (*Paris-Match* par exemple). Il en entend parler dans ses journaux (la plupart des agriculteurs reçoivent *La Terre*).

En général l'Église est encore présentée comme puissante, riche, liée à la bourgeoisie et au pouvoir, à l'« ordre » actuel qui aboutit à maintenir la situation présente, donc l'état d'injustice dont est victime l'homme du pays.

Approuver telle décision politique, soutenir telle prise de position d'un organisme officiel et, en même temps, témoigner clairement que l'on appartient à l'Église, c'est — dans la men-

talité générale — prouver que l'on est contre les aspirations du peuple.

Pourtant l'Eglise évolue. « Elle est obligée d'évoluer », pense l'homme du pays. Le non-chrétien a regardé avec sympathie Jean XXIII, avec curiosité le Concile ; avec un sentiment de triomphe, il voit l'Eglise partager certaines aspirations du peuple. On s'habitue à voir l'Eglise parler de choses qui intéressent tout le monde.

Mais, dans le fond, l'homme du pays la craint toujours ; c'est une nouvelle tactique : l'Eglise ne peut pas être désintéressée. « Vous nous respectez maintenant, mais quand tout le monde sera chrétien vous nous mènerez à la baguette », affirmait un homme dans une conversation amicale.

Bilan des dernières années

Vu l'état de fait, le contexte dans lequel nous sommes, il est intéressant de voir quelles ont été les diverses options que nous avons prises, de faire le bilan des dernières années.

Visages de l'Eglise

D'abord, nous ne sommes pas seuls sur le secteur à modeler le visage de l'Eglise.

Bien que pour beaucoup : « L'Eglise, c'est les curés », la vie des laïcs chrétiens est observée de près, jugée et critiquée. Ils ne sont pas nombreux ni influents, surtout dans les communes rurales, et le visage des messes du dimanche est plutôt celui d'un moribond que celui d'un Christ ressuscité.

Nous avons vu fondre l'effectif des paroisses par suite des décès ou des départs. Notre effort tend vers un regroupement au canton qui, seul, garde une certaine vie : regroupement du dimanche une fois par mois, pour Noël et la Semaine Sainte ; regroupement des catéchismes et de la Communion solennelle ; regroupement de quelques femmes, et sur un ensemble plus vaste que notre secteur, constitution d'une petite équipe de foyers.

Cet effort a été réalisé pour que les chrétiens dispersés puissent approfondir ensemble leur foi, et aussi pour créer un courant de rassemblement au centre.

Mais le visage de l'Eglise n'est guère vivant du fait de la participation d'enfants et de personnes âgées : peu de jeunes adultes, et pour ainsi dire pas d'hommes. De plus les quelques foyers rassemblés sont surtout des migrants, pas encore intégrés au pays. Néanmoins nous ne pouvons négliger cet aspect de notre responsabilité.

D'autre part, le visage de l'Eglise, nous le donnons avec les prêtres environnants.

Pendant longtemps, il nous a été fort difficile de travailler de manière suivie avec les prêtres voisins. Une politique diocésaine renouvelée nous a permis de rentrer en dialogue avec ces prêtres, au sein des commissions diocésaines et des secteurs pastoraux, ainsi qu'avec notre évêque. Certaines difficultés subsistent, mais le contact est solidement établi.

Par contre, plus délicats sont les problèmes posés par les communautés saisonnières : Toussaint, Rameaux, cérémonies d'enterrements, mariages et baptêmes. On constate une certaine foi, marquée de superstitions, du culte des morts, de traditions qui subsistent chez quelques-uns...

Ceux-ci s'adressent à nous pour satisfaire leurs besoins religieux, nous demandant d'être « le prêtre de leur religion » — nous allions dire leur druide ! Sans rompre avec eux, nous voudrions nous faire reconnaître pour ce que nous sommes : non les spécialistes d'actes religieux mais les témoins d'une vie de foi ; non des magiciens mais des serviteurs du Christ ; non des professionnels de la prière mais des guides pour la prière de tous ; non des hommes gagnant leur vie par le culte mais des serviteurs du peuple de Dieu. Nous ne prétendons pas avoir réussi. Ces exigences du vrai visage du Père que nous voulons donner sont venues renforcer celles que nous découvrons à partir de notre vocation propre : *l'envoi au monde non-chrétien.*

Le clergé et la religion

Nous sentions fortement combien notre situation sociale de « curés » faussait le visage du Christ qu'il nous fallait révéler, et empêchait un véritable dialogue.

Etant par métier l'homme de la religion, d'une part le prêtre n'est pas obligé de croire à ce qu'il fait ou à ce qu'il dit (« 90 % des curés n'y croient pas », nous ont affirmé certains) et d'autre part les relations qu'il peut avoir sont limitées à ce terrain, très restreint, d'actes à accomplir.

Ainsi, un maire communiste se faisant reprocher le baptême de ses enfants (il avait « laissé faire les femmes ») a eu cette réaction qui traduit bien son sentiment : « Moi, je n'ai rien à voir avec l'Eglise, mais quand j'ai besoin du curé, je le paye ». Comme on le voit, les relations sont assez courtes. Il était donc nécessaire de sortir du cercle fermé de la « religion » pour témoigner d'une vie chrétienne et être en dialogue à partir des réalités du pays.

Les contacts se sont faits plus amicaux à l'occasion de rencontres dans la rue, se terminant autour d'un verre ; la présence sur le champ de foire voulait montrer l'intérêt porté à la vie

du pays ; certains coups de main étaient donnés, gratuitement, dans les moments difficiles (fils au régiment, homme malade) ; la participation aux fêtes, l'engagement comme joueur dans le sport : tout cela voulait montrer notre désir de partager la vie du pays, d'être considéré comme citoyen du pays.

Accueillie au premier abord avec méfiance, cette proximité que nous cherchions fit naître une sympathie nouvelle, alors que les laïcs chrétiens se sentaient mal à l'aise devant cette attitude.

Très rapidement le travail manuel nous a paru comme étant le signe essentiel de ce partage de vie et de cette proximité. L'un de nous s'embaucha à mi-temps dans le milieu salarié du bourg, comme manœuvre maçon. Plus tard, un second alla travailler chez les agriculteurs. A cette époque, le responsable d'équipe ne partageait pas encore cet engagement.

Les réactions nous surprirent. Quelques chrétiens se sentaient très gênés, pensant que notre attitude les accusait : nous gagnions notre vie parce que la communauté chrétienne ne pouvait pas nous assurer un revenu suffisant. D'autres pensaient que c'était par prosélytisme et nous le reprochaient car, disaient-ils « jamais vous ne les aurez ».

Parmi les non-chrétiens, sympathie et méfiance se mêlent toujours, mais il y a aussi de la pitié : « c'est triste que vous soyez obligés de travailler ! ». Dans le travail ils voient souvent un moyen de se faire de l'argent de poche, et ils sont assez surpris d'apprendre que ce que gagne l'un ou l'autre est mis dans la même caisse. Ils pensent souvent que c'est parce que le prêtre : « n'a pas tous ses diplômes » qu'il travaille ; ou par manque d'ancienneté.

Quelle que soit l'explication personnelle que chacun découvre par ce fait nouveau du prêtre au travail, peu comprennent que c'est notre vie de prêtre que l'on veut traduire par là. Pour beaucoup, le travail du prêtre c'est, en quelque sorte, le signe de son sous-emploi. Son rôle de prêtre, dans l'esprit de la population, n'a guère changé : il est « celui qui dit la messe », fait le catéchisme, enterre ; avec le devoir de se dévouer, sa fonction s'arrête là.

Il nous semble cependant qu'actuellement, grâce au travail manuel à mi-temps de toute l'équipe, grâce aussi à la période assez longue qui nous sépare maintenant de la première journée de travail, grâce à notre journal de secteur, il est reconnu que le prêtre est un « citoyen à part entière » dans le pays (dont il faut toujours se méfier, mais qui porte intérêt au pays, à son avenir, à l'épanouissement de l'homme).

Pourtant nous sommes toujours devant une situation de puissance, de non-engagés, de marginaux... Nos relations d'amitié avec les organismes sont très fragiles et doivent être reconstruites à chaque changement dans l'équipe.

Le point sur notre engagement au travail

Faisons le point sur notre insertion dans le pays, notamment par notre engagement au travail, à la lumière de notre Assemblée générale de 1965, de la réflexion du Concile (en particulier dans le décret « Vie et ministère du prêtre ») et de ce qui a motivé l'envoi récent de prêtres au travail.

Etre inséré socialement

A travers toute cette réflexion, l'Eglise a pris conscience de sa difficulté d'être présente aux hommes d'aujourd'hui, de sa difficulté d'apporter le salut de Jésus-Christ. Car elle se trouve en marge du monde, repliée sur elle-même. Elle veut parler aux hommes, apporter le sens de leur vie, mais les hommes veulent des signes, des paroles vécues à l'intérieur de ce qui fait leur vie.

Le travail parmi eux met le prêtre en situation existentielle de dialogue. Partageant le sérieux de la vie des hommes, nos actes, nos paroles, nos attitudes suscitent le dialogue vrai qu'il convient d'instaurer plus largement pour assurer correctement la mise en œuvre de la mission de l'Eglise.

Il est certain que ce travail manuel nous a apporté beaucoup sur la connaissance du pays et des hommes.

Nous comprenons un peu mieux, dans notre chair, toute cette injustice que les hommes d'ici dénoncent par leur esprit révolté ; nous subissons le poids des structures officielles, de la mentalité, du vieillissement ; nous saisissons la difficulté de réfléchir, dans tout cela, au sens de la vie, de la mort ; nous sentons l'impossibilité de découvrir, dans le visage que donne l'Eglise, la petite espérance qui répondra à leur appel.

Nous croyons ainsi que nous sommes un peu mieux à même de traduire leur misère, leur recherche, leur appel et leur richesse auprès de l'Eglise (laïcs, prêtres, évêque).

Mais nous savons aussi que nous ne sommes pas pleinement engagés avec eux. Nous allons chaque semaine faire une incursion dans leur univers, sachant que nous avons nos positions de repli. Cette situation fautive ne trompe personne. On sait nous le faire remarquer : « Si tu peux vivre avec un demi-salaire, tu as de la chance ! ». Nous sommes des curés qui venons travailler avec eux ; mais notre véritable vie est encore dans notre situation de curé.

Le dialogue avec le pays s'est approfondi : il est plus amical et atteint parfois un sérieux indiscutable ; mais, avec l'ensemble, ce ne sont pas des rapports d'égal à égal. Nous sommes encore

dans cette situation de force que donne l'Eglise et qui fait tourner court une conversation : « C'est votre métier de dire ça... ».

*Signes
d'une attention
privilégiée
de l'Eglise*

La signification de notre travail prend une coloration spécifique dans cette région déshéritée où nous habitons. Comme nous l'avons rapidement décrit au début de ce texte, l'Eglise paraît vivre dans ce pays — qui se sent frustré, abandonné — comme si cela n'avait pas d'importance pour elle. Comme un parasite sur une plante, elle en subit les effets, mais elle n'apporte rien.

Et pourtant, le Concile proclame, dans son message final : « Vous tous qui sentez plus lourdement le poids de la croix, vous qui êtes pauvres et délaissés (...), vous sur lesquels on se tait, vous les inconnus de la douleur, reprenez courage : vous êtes les préférés du Royaume de Dieu, le royaume de l'espérance, du bonheur et de la vie ».

Alors, si nous voulons que ces paroles ne soient pas interprétées comme une tactique, montrons notre amour privilégié pour les pauvres, les écrasés. Donner sa tiare pour nourrir l'Inde, distribuer ses terres aux ouvriers agricoles, donner un coup de main à des familles en difficulté : c'est un signe, le signe d'un intérêt porté aux pauvres, d'un souci de l'Eglise pour les pauvres, d'un pas en avant qui doit nous amener plus loin encore, jusqu'à eux.

Notre travail, c'est le partage de vie, de leur vie, réponse à leur question tacite : Qui saura nous aimer ?

Vivre avec eux, souffrant de ce qui les écrase, luttant avec eux, c'est notre réponse d'amour. C'est le signe de l'amour que l'Eglise leur porte à travers nous.

Ne cherchons pas une amourette de passage qui ne tromperait personne, mais un engagement radical qui ne trouvera son explication que dans la force qui vient de Dieu.

*Un engagement
radical ?*

Nous sentons que l'engagement réalisé jusqu'à ce jour nous attire plus loin. Nous ne pouvons donner qu'une petite partie de nous-mêmes à ce qui nous semble prioritaire pour cette région : il faut un don total.

L'Eglise du secteur, laïcs et prêtres, doit être engagée tout entière dans la souffrance et l'espérance du pays. Le travail ne peut être une pointe avancée de l'Eglise vers un monde qui lui serait extérieur. L'Eglise doit être dans ce monde comme une sève fécondante, l'aidant à donner jour à des communautés chrétiennes à la manière d'un arbre portant du fruit.

Il faut donc trouver l'expression concrète de ce visage d'Eglise qu'ensemble nous voudrions donner, avec quelques laïcs conscients de la tâche d'évangélisation qui nous est commune.

En même temps une question demeure pour nous : l'Eglise nous a confié la tâche propre d'inventer, au niveau du sacerdoce, un mode de ministère vécu au milieu des non-chrétiens ; en conscience, nous sommes tenus d'y apporter une réponse.

Pour partager sans détour la vie des gens de ce pays,
pour dénoncer avec eux les injustices qui les écrasent,
pour travailler avec eux, au sein de la société, à résoudre les problèmes nouveaux — problèmes graves — posés dans ces régions et dans d'autres du même type ;
quelles insertions sociales, y compris professionnelles, pourrions-nous envisager,
qui enracinent plus profondément nos liens avec les chrétiens de la région,
et nous permettent de rendre plus significative auprès des non-chrétiens la mission de l'Eglise, l'œuvre de Jésus-Christ continuée ici, et dont nous sommes en équipe les serviteurs, les ministres ?

Dans le cadre du nouveau catéchisme national :

Caractéristiques de l'adaptation "Diocèse de Paris - Mission de France"

Pierre Gerbé, Bernard Violle

Cette adaptation voudrait répondre aux questions que pose l'enseignement religieux dans les secteurs urbains non-christianisés (1).

Ses caractéristiques se sont dessinées progressivement, au fur et à mesure de recherches vécues et partagées depuis de longues années par des laïcs, des religieuses et des prêtres, qu'ils soient diocésains ou de la Mission de France.

Plusieurs constatations ont été à l'origine et ont nourri une recherche commune qui aboutit actuellement à la mise en œuvre de cette adaptation. Cette recherche commune, avant d'être de l'ordre du rationnel, est une expérience spirituelle : au fur et à mesure que des prêtres, des religieuses et des laïcs ont, d'une manière ou d'une autre, effectivement partagé la vie des gens de ces secteurs, ils ont mieux découverts, vivant en ce monde, le Dieu de Jésus-Christ ; mais en même temps s'est posée très vivement la question de sa Révélation.

(1) Dès l'automne prochain, l'enseignement religieux des enfants allant au Cours Moyen 1^{er} et 2^e année se fera normalement dans le cadre d'une « adaptation » du « Fonds national obligatoire » du catéchisme national. A cette époque, cinq adaptations seront éditées. En automne 1968 une autre viendra s'ajouter (« Telle est notre foi », rédigée par l'équipe du programme « rural-non-christianisé »). En 1970-1971 paraîtra la dernière adaptation, « Diocèse de Paris - Mission de France », dont il est question ici.

L'inventaire des faits constatés au jour le jour serait très long. Ils nous ont amenés à faire une analyse que nous pouvons traduire ici en quelques mots.

Un premier point d'attention

Globalement, les gens que nous avons rencontrés se sont manifestés comme portant en eux, souvent inconsciemment, ce qu'on pourrait appeler des « convictions fondamentales ». Nous appelons ainsi un certain nombre de choses qui « vont de soi » pour tout le monde et qui constituent un présupposé à partir duquel s'établissent les manières de voir la vie et de juger les événements. Ainsi, aller sur Vénus, réussir les greffes du cœur ou d'autres organes sont des choses qu'on admirera quand elles se réaliseront, mais cela n'étonnera personne. Nous nous sommes rendus compte que ces « convictions fondamentales » conditionnent très profondément l'approche du Mystère de Dieu.

Consciemment, il y a pour les gens des choses qu'ils prennent au sérieux, auxquelles ils attachent de l'importance, voire pour lesquelles ils sont capables de donner leur vie : certains croient au syndicalisme, d'autres à la paix, à la politique, etc... sans oublier le sérieux avec lequel ils envisagent la préparation de leurs enfants en vue de leur avenir. Il nous est apparu que ce sont autant de points de repère qu'ils se donnent pour mener leur vie, pour juger les autres, les événements, le monde, et qui interviennent dans leur manière d'aborder ces questions de la Foi.

Un deuxième point d'attention

Il porte sur la mentalité religieuse globale des grands secteurs dans lesquels nous vivons, que ce soit à Dunkerque, Saint-Quentin, Paris, Toulouse, Bordeaux, Marseille ou en bien d'autres endroits. Dans ces secteurs non-christianisés, ce qui demeure « religieux » relève massivement d'une mentalité religieuse de type religion naturelle. Il s'y ajoute parfois quelques notions héritées du catéchisme et qui constituent comme un écran entre la conscience et le vécu.

Cette analyse, nous l'avons faite, bien sûr, à partir des contacts avec les parents des enfants du catéchisme ; mais plus encore quand certains de ces parents ont pris eux-mêmes une part active dans l'éducation religieuse de leurs enfants.

Ce que nous avons découvert là, n'a fait que se confirmer dans les rencontres avec les fiancés ou avec les parents qui demandent le baptême d'un enfant. Les prêtres qui travaillent (ne serait-ce qu'à temps partiel), les laïcs (catéchistes ou laïcs d'Action Catholique) et les religieuses nous ont apporté le même écho.

De cette analyse et d'une recherche plus vaste sur la mission de l'Eglise dans ces secteurs, résultent — en partie du moins — une première remarque et quelques caractéristiques principales de l'adaptation.

Une remarque

Dans tous les secteurs où l'on a entrepris cette recherche commune, partagée au fur et à mesure des années, on l'a bien vue comme une recherche globale, dépassant le seul cadre du catéchisme des enfants. Elle s'est située au niveau d'une pastorale d'ensemble visant tout aussi bien la prédication du dimanche que la liturgie des mariages ou des enterrements, la mise en route ou l'animation d'équipes d'Action Catholique, le style de vie des prêtres, etc... Plus qu'une méthode relative au seul catéchisme des enfants, l'adaptation cherchera à se situer *comme l'un des éléments d'une pastorale globale.*

Quelques caractéristiques principales

1. Tous ceux auxquels peut s'adresser une catéchèse font partie d'un même peuple, à une même époque de l'histoire humaine, traversée par les mêmes courants. Un peuple où il y a certes des enfants ; mais aussi des parents, des gens de milieux différents, d'options humaines diverses, des chrétiens et des non-chrétiens, etc... Un peuple dont les membres sont en relation les uns avec les autres dans des liens vitaux.

De même qu'au catéchuménat on a appris, peu à peu, à faire cheminer les catéchumènes en tenant compte de leurs liens naturels et des diverses relations qui font la trame de leur vie, de même après bien des tâtonnements, nous avons saisi qu'il fallait s'adresser aux enfants de ces secteurs en tenant compte qu'ils avaient des parents ; aux parents en tenant compte qu'ils avaient des enfants ; aux chrétiens en sachant qu'ils étaient, dans leur vie, en contact avec des non-chrétiens ; aux non-chrétiens, en sachant qu'ils rencontraient parfois sur leur chemin des chrétiens, etc...

C'est donc à partir de ce que doivent être les caractéristiques d'une *catéchèse globale* s'adressant à tout un peuple dont les divers éléments sont en relation les uns avec les autres, que nous voulons travailler.

2. C'est à l'intérieur de cette catéchèse globale que nous cherchons à situer plusieurs catéchèses « particularisées » : c'est-à-dire *adaptées à un monde populaire, à des enfants en tenant compte de leur psychologie et des exigences de leur âge, à des parents peu ou pas chrétiens qui ne manifestent aucun intérêt, à des parents pas encore chrétiens mais qui sont peut-être en cheminement, etc...*

3. L'adaptation du catéchisme national que nous proposons, en tant qu'elle s'adresse à des enfants, est pensée à l'intérieur d'une *catéchèse s'adressant aux adultes* en dépendance desquels ils se trouvent.

Elle voudrait partir du niveau de *mentalité religieuse* païenne où sont le plus grand nombre de parents pour leur proposer un

cheminement religieux qui les conduise le mieux possible jusqu'à la rencontre personnelle de Jésus-Christ ressuscité, reconnu comme Fils de Dieu. Nous ne pouvons donc pas éviter de tenir compte des étapes d'un cheminement religieux préparatoire à la rencontre de Jésus-Christ.

S'adressant à des adultes en priorité, elle visera aussi les *chrétiens-catéchistes* en vue du *renouvellement de leur foi et du témoignage de leur vie*. Cela nous est apparu comme très nécessaire dans nos secteurs non-christianisés et cela demande un effort à deux faces :

La rencontre des non-chrétiens et le dialogue avec eux remettent en question les schémas habituels (au plan humain et au plan religieux ; la Révélation vient éclairer toute la vie qui se transforme. Ainsi les catéchistes, renouvelés dans leur foi et dans leur vie, ne sont plus des chrétiens qui « se penchent sur », mais des chrétiens qui « cheminent avec ».

Ces recherches ont déjà abouti à la mise en œuvre de divers *instruments* de travail, à partir desquels seront composés ceux de l'adaptation.

Nous prévoyons pour le moment :

- un manuel pour les enfants,
- une réflexion religieuse sur la vie éclairée par la Révélation, pour les chrétiens-catéchistes et pour les parents chrétiens,
- une semblable réflexion pour des parents en cheminement,
- des feuilles pour les parents peu ou pas chrétiens,
- des schémas de causerie avec les enfants,
- des schémas de liturgie pour les rassemblements au Centre paroissial.

Reste à dire qu'un certain nombre d'équipes paroissiales collaborent à cette mise en œuvre. Parmi ces équipes, certaines le font d'une manière très étroite : elles constituent un Comité de rédaction, aidé de spécialistes en exégèse, psychologie, liturgie, etc...

La plupart de ces équipes sont situées en secteurs de Mission Ouvrière.

La Foi se perd : à qui la faute ?

René Salain

Nous avons précédemment proposé une description schématique de l'actuelle déchristianisation (1) : nous pensions aider ainsi à mesurer de près LE PHÉNOMÈNE.

Il est bien plus important et utile de découvrir LES VRAIES RAISONS de ce phénomène que d'en cerner les contours. Le concile nous y invite ; il ne veut pas qu'on en reste à des impressions superficielles, mais qu'avec sympathie pour nos contemporains on cherche à comprendre : « L'Église s'efforce de saisir dans l'esprit des athées les causes cachées de la négation de Dieu et, bien consciente de la gravité des problèmes que l'athéisme soulève, poussée par son amour pour les hommes, elle estime qu'il lui faut soumettre ces motifs à un examen sérieux et approfondi » (2).

Nos vues sur la réalité commandent nos manières de faire. Une analyse fautive engendre une réaction fautive, et une analyse insuffisante une réaction insuffisante. Nous courons toujours le risque de nous satisfaire d'hypothèses rapides, qui semblent répondre au problème posé, sans chercher plus avant.

Pour ce qui concerne la déchristianisation, on en donne couramment diverses explications. Que valent-elles ? Jusqu'où expliquent-elles ? Le présent article présente une critique de certaines d'entre elles. Un autre article, dans ce même numéro, proposera un autre élément d'explication, qui semble plus radical : en tout cela nous ne prétendons ni renouveler la question (nous répèterons ce que beaucoup ont déjà dit), ni la clore (d'autres éléments d'explication pourraient être ajoutés).

Les ennemis de la Foi et de l'Église

On dénonçait hier les libres-penseurs, les franc-maçons, les laïcistes... aujourd'hui plutôt les marxistes. On déplore (et aujourd'hui encore on déplore) l'efficacité de pressions gouvernementales ou municipales sur les citoyens, l'influence de

l'école, de tel instituteur entreprenant, de tel professeur de philosophie sur les élèves, de mouvements culturels ou politiques sur leurs adhérents, de la propagande écrite ou orale sur le public.

Tout cela est indéniable. Il en reste encore un peu chez nous. Il y en a beaucoup dans les pays où sévit l'action antireligieuse.

Mais cette explication est courte.

(1) *Lettre aux Communautés*, n° 8, mars-avril 1968.

(2) *Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps*, n. 21, § 2.

S'arrêter à une telle analyse c'est éviter d'avoir à réfléchir sur nos propres responsabilités, tout rejeter sur des forces extérieures obscures (« ils », comme on disait), et situer l'action à entreprendre sur un plan essentiellement polémique, et vite politique, avec toutes les séquelles cléricales et anticléricales bien connues.

Le vrai problème est de savoir pourquoi ils existent tous ces agents de la déchristianisation : ils sont un effet avant d'être une cause. Comment se fait-il que tant de gens soient profondément convaincus de la fausseté, et même de la nocivité de la foi chrétienne ? Bien sûr leur incroyance militante a un effet d'accélération sur le processus, mais c'est l'origine du processus qu'il faudrait saisir. Au début de l'Église les puissants de ce monde, y compris les intellectuels, étaient hostiles et même

sectaires : la foi pourtant a conquis le monde gréco-romain. Une pression extérieure ne suffit pas à transformer les consciences s'il n'y a pas à l'intérieur une prédisposition. Il faut découvrir pourquoi les antireligieux ont été entendus.

Hors de cette lucidité, la revendication et l'action pour le respect de la religion (qui peuvent être légitimes et nécessaires) seront un alibi, et dévieront les chrétiens de leur tâche principale : le témoignage de l'Évangile.

Alors qu'au début de ce siècle on accusait « ils » de tous les maux de l'Église, Vatican II s'abstient de polémiquer. Il s'efforce de saisir les raisons profondes qui animent les hommes hostiles à la foi.

Cette attitude heureusement est de plus en plus partagée par les chrétiens en France.

Les mauvaises dispositions des gens

Les gens sont mauvais

On dit : c'est le cœur qui fait mal à la tête. D'où vient que tant de gens ne croient pas ? De ce que leurs œuvres sont mauvaises (cf. Jn 3,19). La baisse de la moralité éloigne de Dieu, établit les hommes dans une attitude de mauvaise volonté. La dépravation la plus grave est la prétention orgueilleuse.

Vatican II admet que « ceux qui délibérément s'efforcent d'éliminer Dieu de leur cœur et d'écarter les problèmes religieux, en ne suivant pas le « dictamen » de leur conscience, ne sont pas exempts de faute ». Seulement il ne craint pas d'ajouter : « Mais les croyants eux-mêmes portent souvent à cet égard une certaine responsabilité » (3).

Ne nous précipitons donc pas à accuser ou soupçonner les autres. Nous ne sommes pas des juges. Qu'est-ce qui nous permet de dire qu'il y a aujourd'hui une mauvaise volonté plus généralisée qu'hier, ou que tel ou tel est dans cette disposition ? Y aurait-il donc un supplément de péché originel pour notre époque ? Si on voit de grands

crimes, on voit aussi de beaux actes de solidarité, une croissance de la conscience dans le domaine de la justice sociale, de l'honnêteté scientifique, de la fraternité internationale. Or bien souvent ce sont des incroyants qui contribuent à promouvoir la conscience humaine, tandis que « les âges de foi », comme nous disons, ne furent pas exempts de lourdes misères morales.

En vérité les chrétiens adoptent de moins en moins cette attitude accusatrice à l'égard des non-croyants.

Ce sont des matérialistes

Ils s'en prendraient plutôt à la civilisation actuelle. On dit par exemple : la baisse du sens spirituel vient DU CONFORT ; l'homme s'enlise dans LA MATIÈRE ; devenu riche, il s'étourdit dans la recherche de nouvelles satisfactions ; il n'a plus le temps ni le goût de penser à Dieu.

Nous sommes naturellement enclins à de telles explications moralisantes. Vont-elles au cœur du problème ?

La possession et la jouissance épaississent l'intelligence, jusqu'à lui voiler la vraie grandeur et

(3) *Ibid.*, n. 19, § 3.

le vrai bonheur de l'homme ; c'est de tous les temps. En notre temps particulièrement ce goût de l'avoire devient un phénomène collectif, car il s'incarne dans une « société de consommation ». Produire et consommer s'appellent l'un l'autre, dans notre monde, comme deux impératifs absolus, qui nous projettent dans une course sans frein vers un bonheur (?) quantitatif : la publicité aidant, des masses d'hommes en viennent à se concevoir comme étant essentiellement des producteurs-consommateurs...

Une « civilisation » de l'avoire s'enlise, et une poursuite indéfinie de nouveaux « gadgets » s'égaré, alors que les deux tiers de l'humanité n'ont pas l'indispensable : « Les sociétés riches doivent donner d'autres objectifs à leur croissance que l'expansion d'un bien-être matériel. La redécouverte du bonheur qualitatif, et un sens de la vie autre que quelques robinetteries nickelées, ou une quelconque voiture toujours plus grosse que les précédentes, pourraient permettre aux habitants des pays industrialisés de mieux comprendre la lutte des pays pauvres... » (4).

Mais si la déchristianisation est l'effet automatique du progrès matériel, comment se fait-il qu'elle affecte précisément le monde ouvrier, qui n'est pas le bénéficiaire privilégié des richesses modernes ?

L'élargissement des possibilités humaines est une épreuve à surmonter. Il n'est pas un mal à éviter à tout prix ; il rend possible une libération : « L'opulence qui endort les masses est cependant une chance. Elle signifie sans ambiguïté qu'à l'échelle de nos pays nous avons dépassé les contraintes économiques de la simple survie. Nous avons atteint le point de non retour. Nous pouvons créer des besoins de dépassement, de culture, de participation. Sans inconvénient pour l'efficacité économique, nous pouvons rechercher les structures les plus adaptées à la promotion de l'homme. La machine économique, qui sert aujourd'hui à satisfaire la futilité, peut demain se mettre au service d'un projet politique capable de nous redonner le sens d'un bonheur qualitatif et de la liberté » (5).

Lorsque Dieu a livré le monde à l'homme pour qu'il le découvre et le mette en valeur, il ne s'est pas joué de lui : « Pour les croyants une chose est certaine : considérée en elle-même, l'activité humaine, individuelle et collective, ce gigantesque

(4) J.-M. ALBERTINI, *La lutte contre la pauvreté*, dans *Lumière et Vie*, n° 85, p. 41.

(5) *Ibid.*, pp. 49-50.

effort par lequel les hommes, tout au long des siècles, s'acharnent à améliorer leurs conditions de vie, correspond au dessein de Dieu » (6). Dieu n'est pas jaloux de sa créature : il ne peut lui reprocher de répondre à la vocation de progrès qu'il lui a donnée. Elle s'éloigne de lui si elle se prévaut contre lui de ce qu'elle réalise, et n'assure pas la juste répartition des biens qu'elle multiplie. Mais elle peut s'en rapprocher, en rapportant la croissance à celui qui en est la Source première, et en destinant les richesses créées à tous les humains.

En dessous de la soi-disant démoralisation par le progrès, il y a une racine plus profonde de la déchristianisation : elle se tient au niveau de la conception que se fait l'homme moderne du sens du monde et de la vie, non directement au niveau de la morale.

Une pastorale qui s'inspirerait du dénigrement vertueux du progrès ferait fausse route. Une Eglise jalouse du bien-être que l'homme se procure par son effort ne serait pas signe d'un Dieu qui demande d'inventer et produire, pour vivre et partager : « Dieu n'a pas besoin de l'écrasement des hommes et ce n'est que par un tragique malentendu que certains ont eu besoin de lutter contre Dieu — ou du moins contre une caricature de Dieu — pour promouvoir l'épanouissement et la dignité de l'homme... Concevoir la pauvreté évangélique comme... sacralisation de la pénurie serait en contradiction avec ce que nous savons, dans la foi, de l'intention divine la plus fondamentale. Ce n'est donc pas dans cette voie qu'il faut chercher » (7).

L'esprit technique contre l'Esprit

Une troisième explication de même style s'en prend à l'esprit scientifique et technique.

Tout récemment, le professeur Jacques Monod, prix Nobel 1966, inaugurant sa chaire de biologie moléculaire au Collège de France, proclamait ses

(6) *L'Eglise dans le monde de ce temps*, n. 34, § 1.

(7) E. BLANC, *Béatitude et combat*, dans *Lumière et Vie*, n° 85, p. 58.

C'est dans le même esprit que Bonhoeffer écrivait : « J'aimerais parler de Dieu non dans la faiblesse mais dans la force, non à propos de la mort et de la faute, mais dans la vie et la prospérité de l'homme ». *Résistance et soumission*, Lettre du 30 avril 1944.

convictions athées (avec d'ailleurs le même dédain pour le marxisme que pour le christianisme, pour Teilhard que pour Aristote) : « La science ignore les valeurs : la conception de l'univers qu'elle nous impose aujourd'hui est vide de toute éthique. Mais la recherche constitue par elle-même une ascèse : elle implique nécessairement un système de valeurs, une « ETHIQUE DE LA CONNAISSANCE »... L'éthique de la connaissance est radicalement différente des systèmes religieux ou utilitaristes qui voient dans la connaissance non pas le but même, mais le moyen de l'atteindre. Le seul but, la valeur suprême, le « souverain bien », dans l'éthique de la connaissance, ce n'est pas, avouons-le, le bonheur de l'humanité, moins encore sa puissance temporelle ou son confort, ni même le « connais-toi toi-même » socratique, c'est la connaissance objective elle-même...

Quel idéal proposer aux hommes d'aujourd'hui, qui soit au-dessus et au delà d'eux-mêmes, sinon la reconquête, par la connaissance, du néant qu'ils ont eux-mêmes découvert ? » (8).

Réagissant, dans un article pertinent, à de tels propos, F. Russo n'hésite pas à s'en prendre à la culture scientifique : « Ces négations brutales, cette exaltation unilatérale de la science, doivent pour une grande part être attribuées à l'atrophie de la réflexion philosophique et religieuse qu'entraîne la prédominance de la science dans la culture de l'homme d'aujourd'hui, qui n'a plus le goût, ni la capacité de s'interroger de façon valable sur les problèmes fondamentaux de son existence » (9). Ainsi, pense-t-on souvent, la généralisation de l'application des mathématiques à toute recherche, donc le renforcement de l'esprit de géométrie, la restriction du champ de vision intellectuelle à l'immédiatement vérifiable, empêcheraient l'homme de lever la tête plus haut que les phénomènes, et produiraient une sorte de sclérose de la dimension métaphysique de l'intelligence. Quant au technicien, il ne s'intéresserait plus aux problèmes spirituels, parce qu'il est trop pris par ceux de l'aménagement du domaine terrestre.

Toute discipline et tout métier comporte sa déformation professionnelle : il y a bien des scientifiques et des techniciens avec qui il est difficile de parler d'autre chose que de leur spécialité. Mais

(8) *Le Monde*, 30 nov. 1967.

Le « néant » dont parle Monod, c'est l'homme lui-même : né du hasard, il n'est qu'un rien.

(9) P. Russo, *Réponse à J. Monod*, dans *Etudes*, février 1968, p. 196.

ce rétrécissement de l'esprit vient-il de la science et de la technique comme telles, ou bien d'autre chose, du fait par exemple qu'historiquement la science et la technique ont dû conquérir leur place contre une certaine mentalité liée au « spirituel », à la religion, et au mépris des réalités observables ? Il existe des savants et des techniciens qui sont en même temps des penseurs, des philosophes, des croyants : Einstein, Oppenheimer, Leprince-Ringuet... De quel droit avancer que la rigueur scientifique et l'esprit métaphysique, artistique, ou religieux sont incompatibles ?

Un hebdomadaire non religieux relatait récemment une interview d'André Lichnerowicz, lui aussi « professeur au Collège de France et membre de l'Institut... homme de foi dans tous les sens du mot : un grand mathématicien croyant... ». Voici le passage concernant notre propos :

L'EXPRESS. « Vous faites partie des intellectuels catholiques, et vous êtes croyant depuis votre jeunesse ».

A. L. « Oui, depuis ma jeunesse ».

L'EXPRESS. « Il n'y a pas incompatibilité avec les mathématiques ? ».

A. L. « Aucune. Les mathématiques œuvrent à partir d'un « dictionnaire parfait », parlent un langage cohérent et contraignant. Ce qui veut dire qu'elles négligent toujours quelque chose, ou qu'elles mettent entre parenthèses ce qu'on pourrait appeler « l'être ».

L'EXPRESS. « Et la religion correspond à ce deuxième besoin ? ».

A. L. « La religion tout au moins utilise ce deuxième type de discours » (10).

Le problème n'est donc pas de l'allergie des scientifiques ou des techniciens à la foi, mais il est d'enraciner la foi dans les mentalités et cultures engendrées par ces disciplines. L'Eglise n'est pas liée à la formation secondaire, ni au baccalauréat classique. S'en prendre au technicien comme tel c'est avouer qu'on n'a pas su trouver les entrées justes dans l'esprit du savant ou du constructeur. Le P. Russo aperçoit une telle entrée dans les propos mêmes de J. Monod : « Lorsqu'il propose aux hommes la poursuite du savoir scientifique comme un idéal qui se situe « au-dessus et au delà d'eux-mêmes », lorsqu'il présente la science comme « une valeur supérieure à l'homme

(10) *Express*, 8-14 janvier 1968, pp. 74 et 86.

lui-même », on croit pouvoir lui demander s'il a réfléchi sur les conséquences d'une telle affirmation, qui déborde nettement le champ des propositions que la science est capable de justifier. Enfin c'est M. Monod lui-même qui pose, sans la résoudre, une question qui nous ouvre à des interro-

Les déficiences chrétiennes

Tout un mouvement, au cours de ce siècle, a conduit les chrétiens, découvrant l'incroyance moderne, à moins s'en prendre aux autres ou au monde actuel, et davantage à eux-mêmes.

Ces reproches sont de deux ordres.

D'une part on dit : l'Eglise n'a pas su adapter son dispositif aux transformations sociologiques telles que l'urbanisation, la socialisation, les regroupements en classes, professions, etc... ; elle est restée prisonnière d'une structure paroissiale et diocésaine qui remonte au Moyen Age ; ses prêtres ne rencontrent pas les hommes ; ses institutions, relatives à la résidence et aux territoires (d'ailleurs inadéquatement délimités au regard des déplacements des centres vitaux), ne répondent pas aux besoins actuels. L'Eglise est physiquement et sociologiquement absente. Elle n'est pas au milieu des vrais groupes, et n'est donc pas aux prises avec les vrais problèmes ; elle ne chemine pas avec les caravanes humaines ; elle n'est pas dans la vie.

D'autre part on dit : pour témoigner, dans un monde comme le nôtre, il faudrait être des saints ; or les chrétiens ne le sont pas, à beaucoup près. Ils ont scandalisé par leur goût de l'argent, car ils ont trempé dans les abus du capitalisme ; par leur orgueil, car ils ont été intolérants ; par leur égoïsme, car ils se sont enfermés dans l'individualisme bourgeois, à l'époque où se nouaient de grandes solidarités. On répète le mot de Pie XI : le scandale du XIX^e siècle c'est que l'Eglise a perdu la classe ouvrière. On fait le compte des cléricatismes, des compromissions, de l'ostentation. On fait le compte des absences et des retards : l'Eglise a le plus souvent déserté la défense des petits, et la promotion de causes hu-

maines les plus hautes ; ou bien elle ne s'est ralliée qu'en volant « in extremis » au secours de la victoire.

Alors comment s'étonner que le peuple, dont la mémoire atavique est tenace, se soit détaché ? Comment pourrait-il découvrir la justice, la sainteté, l'amour de Dieu à travers l'image par trop défectueuse qu'en donne sa représentante attitrée ?

On ne peut que se réjouir de l'autocritique qui a maintenant cours dans l'Eglise. Car il est plus honnête et plus digne de se mettre soi-même en cause que de s'en prendre au mauvais vouloir des autres. A condition bien sûr de ne pas tomber dans la manie : pas plus que nous n'avions hier le droit d'identifier les incroyants à des pervers, nous ne pouvons aujourd'hui braquer une attention maladroite sur les seules malfaçons chrétiennes. Le complexe d'indignité n'est pas plus objectif que le complexe d'autosatisfaction.

Mais la vraie question est celle-ci : la déchristianisation s'explique-t-elle par ces malfaçons ? Certainement, pour une part, qui est importante. Toutefois, quand on réfléchit bien, cette explication demeure insuffisante.

Considérons d'abord le fait que l'Eglise s'est mal adaptée aux transformations de la société. Il y a là une grave déficience, bien plus une infidélité : car il est dans sa mission d'aller au monde, de faire des disciples à partir de sa présence à toute nation, et à tout groupe humain (12).

Mais la déchristianisation a commencé avant que ce décalage n'existât, par exemple dans des villages ou des petites villes, dans lesquels paroisse et vie totale du groupe humain étaient coextensives : certaines villes, même grandes, sont plus chrétiennes que les campagnes voisines. Et puis n'est-ce pas rabaisser l'œuvre de l'Evangile que de la ré-

(11) F. Russo, *Réponse à J. Monod*, dans *Etudes*, février 1968, p. 199.

(12) Cf. Vatican II ; *Décret sur l'action missionnaire de l'Eglise*, n. 1-6.

duire à des opérations de quadrillage exact, de stratégie habile ? La diffusion extraordinaire des premiers siècles s'est faite à partir d'un effort élémentaire de présence aux centres du monde gréco-romain, mais surtout en raison d'une vitalité interne de l'Eglise. Que signifierait de nos jours les prêtres ouvriers s'ils acceptaient de jouer les « commandos de l'Eglise » ? Et s'ils témoignaient, dans leur usine, d'une mentalité intégriste, mieux vaudrait sans doute qu'il n'y eut pas de prêtres au travail. Il faut voir plus profond.

Les insuffisances ou les trahisons spirituelles ont évidemment pesé plus lourdement dans le sens de la déchristianisation. L'Evangile met trop souvent en garde ses propres héros contre le scandale, il leur rappelle trop que leurs œuvres doivent briller comme la lumière devant les hommes, pour qu'ils ne s'examinent pas de près, en vue d'une urgente conversion. On ne peut plus reculer aujourd'hui devant cette évidence.

En réalité, on a commencé à transformer ce qu'on appelle « le visage de l'Eglise » : des prêtres, des laïcs, des institutions même s'y sont donnés. Dans bien des secteurs les obstacles créés par l'argent, la suffisance, l'esprit de ghetto, ont été réduits ; un témoignage de sincérité, d'amitié, de charité a été rendu. Les gens ont pensé et dit : nous préférons une Eglise comme celle-là. Mais le paganisme ne semble pas avoir été entamé profondément. Il s'est avéré plus épais que les moti-

vations empruntées à l'anticléricalisme ne le laissent croire. Il était enraciné dans un sous-sol plus profond.

D'ailleurs rêver d'une Eglise impeccable, totalement transparente de Jésus-Christ, c'est méconnaître sa nature réelle. Elle est par situation et fonction un signe mélangé. Elle est faite d'hommes en voie, non d'hommes arrivés ; elle participe aux tâtonnements humains, au long d'une histoire bousculée ; il y a en elle assez d'ombre pour offusquer et assez de lumière pour éclairer. Elle est à la fois un signe et une épreuve. Le mérite de la foi consiste à découvrir le divin à travers des signes humains, parfois très humains. Cela fait partie de la condition historique et pérégrinante de l'Eglise d'ici la parousie. Attendre que les chrétiens et tout le corps ecclésial soient incontestables pour évangéliser c'est remettre l'entreprise première qui nous est confiée à la fin des temps. Sans tellement de paradoxe (13) on peut dire qu'une Eglise idéale non seulement pourrait décourager les infirmes spirituels, qui sont eux aussi appelés, mais qu'elle ne serait pas la vraie Eglise de Jésus-Christ, dont l'Evangile nous avertit qu'elle sera mélangée de bons et de mauvais (Mt. 22,11 ; 1 Jn 1,8-10).

Que la vie des chrétiens et de l'Eglise brille plus clairement aux yeux des hommes est une nécessité rendue cruellement urgente par la déchristianisation : cela ne dit pas le tout de ce qui est requis des responsables de l'Evangile aujourd'hui.

Conclusion

Entre les diverses explications que nous venons d'analyser, concernant le phénomène de la déchristianisation, il y a une progression. La première dominait dans les esprits jusqu'au début de ce siècle : l'anticléricalisme agressif s'affrontait à une chrétienté encore consistante. La dernière domine aujourd'hui. Cette évolution historique correspond à une progression de la lucidité spirituelle et apostolique.

Chacune de ces vues apporte un élément de vérité. Chacune détermine une attitude pastorale. Encore maintenant, ici ou là, il peut y avoir à déjouer des propagandes ou pressions antireligieuses. Il importe davantage d'ouvrir les esprits qui seraient enfermés dans leur péché, ou dans l'égoïsme collectif de la « civilisation de consommation », ou dans les vues étroites de l'expérience quantifiable... Plus que tout cela nous devons ren-

dre plus vrai et plus signifiant le témoignage de l'Eglise et des chrétiens.

Telle quelle, aucune de ces explications ne va au fond des choses. Chacune y introduit. Mais on doit pousser jusqu'au niveau où, nous semble-t-il, elles se rencontrent et se renforcent, en prenant leur plein sens. Ce niveau est celui de la confrontation de la foi de l'Eglise avec une représentation du monde, et de l'homme dans le monde, différente de celle dans laquelle s'est classiquement exprimée notre vie religieuse et chrétienne.

Cela ne peut s'exposer en quelques mots, sans simplisme. C'est pourquoi le prochain article y est tout entier consacré.

(13) Cf. H. KUNG, *L'Eglise*, t. II, Bruges, D.D.B. 1968, pages 55, 56.

A la racine de la déchristianisation : une mutation culturelle profonde

René Salaiün, Jean Rémond

Un précédent article a pris en considération des raisons couramment avancées pour rendre compte de la dérive actuelle vers l'incroyance. Ces raisons ne nous ont pas paru atteindre jusqu'aux racines du phénomène.

L'action des ennemis de la foi, les pressions politiques dont ils ont usé, ont joué un rôle dans le recul religieux moderne. Encore faut-il d'abord expliquer la naissance et le succès tant des idées que du mouvement hostiles à la foi.

Un certain parallélisme semble régner entre le reflux de la croyance et l'essor de la science, de la technique et du bien-être matériel. Encore faut-il analyser les cheminements par lesquels l'incroyance s'insinue dans l'esprit de beaucoup d'artisans et de bénéficiaires du progrès moderne.

Les déficiences de l'Eglise et de ses membres n'ont pas peu contribué à éloigner de la foi des masses d'hommes. Encore faudrait-il préciser quel est le malentendu le plus fondamental entre l'Eglise et le monde actuel.

Comme dit Vatican II, essayons « de saisir dans l'esprit des athées les causes cachées de la négation de Dieu » (1).

Parmi ces causes, il nous semble qu'une grande attention doit être portée aux bouleversements que l'évolution du monde opère au

(1) Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps, n° 21, § 2.

plus creux des esprits, en les situant d'une manière nouvelle en face du problème religieux.

L'homme est pris aujourd'hui dans un ensemble de mutations qu'il est devenu banal de mentionner. Cela nous le savons. Mais que les mutations plus visibles, celles d'ordre technique, économique et social, soient accompagnées d'une mutation spirituelle, dans la conscience elle-même, est-ce que nous l'avons observé d'assez près, est-ce que nous en avons assez analysé le processus ?

L'homme moyen, Monsieur Jourdain, se fait toujours une idée de ce qu'il est. Il pense et vit selon cette idée. En vrai philosophe, il regarde autour de lui, il réfléchit sur ses expériences les plus ordinaires, c'est-à-dire sur son rapport constant avec la nature et avec les autres hommes. Les données concrètes de son existence sont le thème de ses dialogues avec ses semblables : les idées confluent en courant d'opinion, cristallisent en systèmes de sagesse populaire. Ainsi l'homme de la rue a son interprétation de ce que sont la vie et le monde, de ce qu'il est lui-même là-dedans, et de ce qu'il doit faire.

A toute époque, dans toute collectivité humaine, cette réflexion spontanée engendre des convictions ou évidences couramment admises, construit une sorte de grille commune servant à déchiffrer l'existence.

Les philosophes, et les philosophies sont tout autant des effets que des causes de cette pensée de la foule. Ils mettent en forme, donnent cohérence et contour à ce que les gens sentaient ou pressentaient. Ils inventent un langage, outil d'expression et de diffusion. Ils infléchissent le mouvement dans un sens donné, et ils l'accélèrent. S'ils ont opté contre la foi et l'Eglise, tels Marx ou Nietzsche, ils peuvent s'en faire les adversaires militants. Mais ils ne sont pas de purs inventeurs. Leur pensée claire s'enracine dans la situation historique et dans la pensée mal définie de ceux qui la vivent avec eux. Leur audience tient pour beaucoup à ce qu'ils émettent sur des longueurs d'onde qui préexistaient dans l'esprit de leurs contemporains et qu'il ont su capter.

Il serait vain de vouloir se formuler à soi-même la foi chrétienne, afin d'en vivre aujourd'hui, et plus vain encore de la proposer à nos contemporains, sans faire l'effort de lucidité nécessaire pour saisir la mentalité qui peu à peu gagne tous les esprits. Si les évidences courantes, les convictions spontanées ne sont plus celles d'hier, et si nous continuons quand même à exprimer le fonds immuable de la Révélation au moyen des instruments d'interprétation de l'existence dont se contentaient nos aïeux, nous serons infidèles à notre mission, malgré notre fidélité littérale aux formes hier valables, et notre foi elle-même, mal à l'aise dans un vêtement désajusté, finira par dépérir. En revanche

d'avoir à nous redire et à dire aux autres la foi chrétienne représente une chance spirituelle (2).

Étudions donc d'un peu près quelques-unes des évidences culturelles qui modifient l'attitude spontanée de nos contemporains à l'égard de la foi.

L'homme dans la nature

L'homme expérimente qu'il n'existe qu'enserré de toutes parts dans un environnement : la nature. Entendons par là tout le donné qui s'impose à lui : l'ensemble des phénomènes et des êtres qu'il découvre et auxquels il est relié. Les autres humains — en même temps qu'ils sont des semblables avec lesquels il entre en relation interpersonnelle — font partie de cette nature

sans laquelle un individu ne peut vivre : ils constituent pour leur part ce monde extérieur dont l'homme observe qu'il est conduit par des nécessités et qu'il lui impose des nécessités. Enfin chaque homme aussi est nature, car en lui-même il est soumis à des lois impérieuses qu'il ne peut violer impunément.

Comment autrefois l'homme comprenait-il son lien à la nature ?

Trois traits essentiels nous semblent caractériser la conscience qu'avait l'homme de ses liens avec la nature, et la mentalité générale qui en conséquence régnait dans les esprits : dépendance, distinction, fixité.

L'homme s'éprouvait dépendant

En civilisation de la cueillette, sa subsistance dépendait de l'abondance des fruits ; en civilisation de la chasse et de la pêche, elle dépendait de la présence du gibier ou du poisson ; en civilisation agraire, elle dépendait du beau temps et de la pluie, ainsi que de la santé du bétail et des plantations (ignorant l'origine des épidémies, on accusait souvent les « sorts »).

La nature apparaissait tantôt bienfaisante, féconde, nourricière, tantôt menaçante, redoutable, hostile : elle était responsable des catastrophes auxquelles on ne pouvait rien, telles

(2) « Si la spiritualité a une signification théologique, c'est bien celle-là : elle signifie, comme un dépassement effectif dans l'apostolat et dans la connaissance, une modification du terrain socio-culturel qui ne cesse d'être le rendez-vous avec le Dieu incarné. Il n'y a pas de saut absolu, mais un mouvement qui traduit et porte sans cesse à la conscience chrétienne l'évolution du langage humain. L'*infini* n'est jamais donné, dans les expressions de la foi, qu'à travers la nécessité de recommencer indéfiniment la découverte de ce rendez-vous, de n'avoir *jamais fini* de le trouver ». M. de CERTEAU, *Apologie de la différence*, dans *Études*, janvier 1968, p. 103.

que la foudre, les inondations, les tremblements de terre, les maladies...

Au terme, la mort, le plus radical de tous les maux, le symbole de la détresse de l'homme désarmé en face de la toute-puissante nature.

Bien sûr l'homme n'était pas totalement passif. Il travaillait. Mais ce travail, s'exerçant au sein d'une dépendance admise à l'égard de la nature, était chargé d'une signification négative : il était l'activité inévitable par laquelle on défendait péniblement sa survie au sein de la nature, en lui arrachant de quoi ne pas mourir. Loin d'être une fin en soi, il était une corvée : on en faisait donc le moins possible (3). Aujourd'hui encore, en tel coin du Tiers-Monde, la sagesse populaire est étonnée de voir les étrangers occidentaux travailler plus que nécessaire.

Loin de tenir une haute place dans la hiérarchie des valeurs, le travail était en général méprisé (4). Le désir de chacun était d'y échapper. L'homme le plus considéré était celui qui pouvait s'en dispenser, pour se livrer à de plus nobles occupations, dont nous allons maintenant parler.

(3) « Au moment même où l'on s'interrogeait sur la signification du travail, on rêvait par-dessus tout du loisir, puisque aussi bien c'était le loisir qui semblait seul pouvoir revêtir un sens naturel et spontané dans la condition humaine. Le travail qui est labeur ne paraissait au contraire offrir aucun sens immédiatement recevable. Précisément, faute de mieux, il s'agissait de lui en chercher un. Ainsi voyons-nous le vieux récit d'Adam et Eve inclure le travail dans l'héritage d'une faute (Gn 3,16-19). Le mythe de Prométhée chez Hésiode comporte de notre point de vue une signification semblable : « C'est que les dieux, explique le poète, ont caché ce qui fait vivre les hommes ; sinon sans effort tu travaillerais un jour, pour récolter de quoi vivre toute une année sans rien faire... Mais Zeus t'a caché la vie, le jour où, l'âme en courroux, il se vit dupé par Prométhée aux pensées fourbes ». J.-P. AUDET, *La revanche de Prométhée*, dans la *Revue Biblique*, janvier 1966, pp. 17-18.

(4) Plus méprisé par les gréco-romains, que par le peuple juif : Saul, futur docteur de la loi, avait un métier manuel.

L'homme se sentait autre et plus noble que la nature

Le récit d'Adam imposant leur nom aux animaux exprime une conviction spontanée de la pensée ancienne. Analysant les degrés de perfection parmi les êtres de la nature, ceux du minéral, du végétal, de l'animal, on observait que l'homme les possède tous (il est, disait-on, un microcosme), mais que seul il jouit du privilège de la pensée. Pascal exprime avec vigueur ce sentiment de supériorité radicale de l'homme, au sein même d'une dépendance ressentie à l'égard de la nature : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui ; l'univers n'en sait rien » (5).

En ajoutant « Toute notre dignité consiste donc en la pensée », Pascal ne pouvait pas ne pas trouver un écho dans la mentalité d'hier. Celle-ci, facilement idéaliste, était portée à opposer esprit et matière, âme et corps. Précisément ce sont la matière et le corps qui rendent l'homme asservi à la nature : on leur voue donc un certain mépris ; contre le « matérialisme » on privilégie la contemplation, l'intériorité, « le spirituel ».

Les philosophies de tendance dualiste ne font qu'exprimer un sentiment spontané des hommes, avant l'ère scientifique et technique. Il en va de même du dualisme religieux, qui en est une conséquence.

(5) B. PASCAL, *Pensées*, n° 264, la Pléiade.

L'homme avait une vue fixiste de l'ordre du monde

Il avait l'impression de se trouver devant un ordre immuable, au travers des changements cycliques où les jours et les nuits, les naissances et les morts, le retour des saisons, rythmaient la répétition du passé. L'histoire n'était pas la flèche pointée vers l'avenir, mais la roue de l'éternel retour des choses.

L'ordre de notre monde n'était lui-même que la projection ici-bas d'un ordre idéal préexistant dans un monde supérieur, le « monde intelligible », ou le monde du divin. Il appartenait au sage, en déchiffrant cet ordre universel, d'y découvrir le rôle que chaque élément doit y jouer en vue de l'harmonie du tout.

Par là même il découvrait la morale, c'est-à-dire la conformité que chacun doit réaliser avec sa situation et sa fonction dans l'ensemble. La relation père-enfants, au sein de la société familiale ou patriarcale, était un type privilégié des relations entre les humains : celles-ci étaient vues d'emblée comme inégales ; il n'était pas question de changer les hiérarchies établies,

Comment aujourd'hui l'homme voit-il son lien à la nature ?

A la conception ancienne une conception moderne tend à se substituer. Dans certains esprits il y a opposition, et ils évacuent totalement la première. Chez la plupart il y a superposition, et ils vivent successivement sur deux registres : bien des croyants sont portés à ne vivre religieusement que sur le registre ancien.

On peut caractériser par trois traits essentiels la conscience que prend l'homme actuel de ses liens avec la nature, et la mentalité générale qui en découle : il se comprend comme

qui semblaient faire partie de l'ordre naturel : celles des nobles et du peuple, celles des esclaves et des hommes libres : qui dit ordre du monde dit stabilité.

Les normes de conduite avaient été dégagées par l'expérience et la réflexion des générations, et cette sagesse cumulée s'était transmise aux descendants. La conformité à la tradition assurait la juste appréciation de ce critère objectif du bien qu'est la conformité à l'immuable nature des choses. Maximes et proverbes en étaient les véhicules. L'ancien, dépositaire de cette sagesse acquise, et supposé rempli d'une expérience profitable aux jeunes (puisque le cours des choses semblait immuable), était l'objet du respect en même temps que le repère de la pensée et de la conduite. On lui confiait de préférence le pouvoir, sans limitation d'âge.

La description rapide et donc simplifiée que nous venons de faire rassemble, sous le titre de mentalité ancienne, des traits fort anciens et d'autres apparus plus récemment. Une analyse plus fine nous entraînerait loin de notre propos qui est d'expliquer la déchristianisation. L'intéressant est de déceler les raisons cachées de certaines attitudes d'esprit.

issu de la nature matérielle ; comme dominant progressivement la nature ; comme constructeur de lui-même dans un monde en constante genèse.

L'homme sort de la nature matérielle

Plutôt « qu'un Dieu tombé qui se souvient des cieux », l'homme pense être l'enfant de la

mère nature. Les découvertes scientifiques, en particulier celles de la paléontologie, ont montré que le phénomène humain est tout récent, que l'homme a émergé peu à peu, au bout d'une immense évolution de la matière à la vie, et des formes inférieures de la vie aux supérieures. On n'est plus choqué maintenant, comme le furent nos grands-parents, par l'idée que nous descendons de l'animal. Bien plus, l'homme sait qu'il naît à chaque instant de la nature, qu'il est fait quotidiennement par le jeu en lui de toutes sortes de lois physiques, chimiques et biologiques. Il le sait tellement qu'il se range lui-même parmi les objets de la science de la nature : on parle des « sciences humaines ». Jusqu'à sa vie en société qui est sous-tendue par des conditionnements, qu'étudie la sociologie et la psychologie.

Bien sûr nous avons toujours conscience d'être plus que des animaux supérieurs. Aujourd'hui comme hier le français moyen affirme : « on n'est pas des chiens »... Mais la parenté fondamentale avec la nature est plus ressentie que la discontinuité.

Aussi l'homme moderne naît-il spontanément matérialiste (6). Il lui paraît évident que non seulement il vit dans un corps matériel, mais qu'il est matière, que la vie de l'esprit est insépa-

(6) Ne caricaturons pas le matérialisme professé par ceux de nos contemporains qui réfléchissent à la situation de l'homme : « La science n'impose pas moins le matérialisme dans la théorie de l'homme que dans la théorie de la nature. Elle ne conteste ni l'existence de la conscience (avec une minuscule) ni celle de la pensée. Ces existences sont attestées non seulement par notre propre témoignage subjectif, mais par les caractères spécifiques de la conduite humaine objective (langage, travail, culture, etc...). La science moderne ne discute pas non plus le rôle actif de la conscience, encore moins de la pensée. L'épiphénoménisme ne se survit que dans les manuels idéalistes, dans la panoplie du « matérialisme bête », indispensable objet de réfutation pour l'idéalisme... bête ». M. VERRET. *Les marxistes et la religion*, Ed. de la Nouvelle critique, Paris 1961, p. 83.

nable des conditionnements naturels, et que rien de sérieux ne peut se construire sans que soit assurée la mise en œuvre matérielle. Le corps n'est pas la prison de son âme, mais sa nature à humaniser.

L'homme domine la nature

Tout a commencé avec la science. Elle a ouvert la brèche décisive dans la domination de la nature sur l'homme. L'ignorance était un esclavage. En s'emparant des « secrets » de la nature, tel Prométhée, l'homme lui a ravi son pouvoir : la science, en même temps qu'elle satisfait le besoin foncier de connaître, signifie pour l'homme sa libération.

La science engendre la technique : du savoir qui explique on passe au pouvoir qui exploite. Dès lors qu'il connaît les lois qui régissent les phénomènes, l'homme peut désormais contrôler ceux-ci, les provoquer, les conduire selon son gré : la nature qui dominait l'homme est en train de passer sous sa domination. Jour après jour des domaines encore inviolés sont conquis ; on capte les secrets des forces les plus obscures et les plus effrayantes : ainsi les maladies les plus meurtrières, les ressorts psychologiques les plus cachés, les mécanismes des phénomènes sismiques, et bientôt cosmiques.

Dans un tel contexte, le travail prend une signification nouvelle. L'activité relative à la découverte et à l'utilisation de la nature est affectée d'un coefficient positif : elle est l'expression de la maîtrise conquérante de l'homme, de sa libération, de sa grandeur. Le travail de chacun fait partie d'une entreprise collective de mainmise sur l'univers, et n'est plus seulement la lutte personnelle pour une survie : il symbolise la croissance du corps d'humanité. Il donne un sens à la vie ; il est la « passion » de beaucoup ; il est la valeur par excellence, avec ces valeurs

adjacentes que sont la « productivité », « l'organisation », « l'efficacité » ; il est l'obligation sociale la plus évidente : les non-actifs ne sont pas considérés ; les activités « spirituelles », hier exaltées, sont difficilement reconnues, même si elles sont absorbantes et exigeantes, si elles apparaissent inutiles à la réalisation du projet de l'homme aujourd'hui.

La réflexion de Pascal reste vraie, mais prend un sens tout nouveau : en effet la pensée, par laquelle l'homme transcende l'univers, n'est plus la contemplation, ni l'idée pure, mais la pensée engagée dans la transformation du monde, aux prises avec les secrets de la nature, luttant contre ses résistances, résolvant les contradictions de la vie réelle.

Tous les « travailleurs » ne souscriraient pas sans réserve à une telle vue du travail. Pour la masse des manuels il reste oppresseur, et marqué négativement. Mais, explique le marxisme, c'est précisément parce qu'on reste en Occident lié à la vision ancienne d'une nature immuable des choses (les lois intangibles et sacrées du libéralisme économique). La science (le matérialisme marxiste se veut scientifique) ici encore sera libératrice, par l'analyse qu'elle fait des processus économiques, et les conclusions qu'elle permet d'en tirer pour la mise en œuvre d'une lutte contre l'asservissement du prolétariat : la manière même dont la conscience des ouvriers réagit contre les conditions déshumanisantes de leur travail atteste qu'à leurs yeux il devrait être autre chose : une source d'épanouissement, un moyen de promotion.

L'homme se construit lui-même

Se sentant devenir maître de la nature, y compris de la sienne propre, l'homme ne pouvait qu'ambitionner de devenir le créateur de lui-même. Dans un monde qui ne lui apparaît plus figé, mais en essentielle évolution, il se tourne vers l'avenir. Dans un monde qui ne s'impose plus à lui, dans lequel il ne lit plus le code tout fait de ses obligations, il va se mettre au service de ses projets créateurs, il va se faire exister lui-même.

Le maître mot ne sera plus « tradition », mais « prospective » : « *Essai d'une morale prospective* » est le titre d'un récent ouvrage d'un spécialiste de sciences humaines. Au lieu d'impératifs a priori et de principes tirés de la « morale de nos pères », on veut prendre comme critères de conduite les exigences objectives de la situation, telles que l'analyse scientifique du réel les dégagent.

L'homme est inscrit dans l'histoire, mais c'est à lui désormais d'écrire son histoire. Le voudrait-il, il ne peut s'arrêter. Un processus se déroule dans lequel il est engagé : mais sa dignité consiste à insérer sa propre liberté dans ce déroulement pour le conduire où il aura décidé. Inutile, disent même certains, de chercher un sens pour ce déroulement : qu'importe s'il n'y a pas d'aboutissement, du moment que c'est l'homme qui est l'arbitre de son destin. Responsabilité, risque, contingence, avenir, liberté, sont des mots par lesquels l'homme moderne veut s'exprimer à lui-même son rapport au monde dans lequel il joue sa vie.

L'homme dans la nature et Dieu

« Dans les sociétés civilisées modernes, la science passée à l'action depuis à peine deux siècles a largement provoqué une mutation de mentalité. A bien des égards c'en est fini de notre humanité classique, pré-scientifique...

De telles circonstances intéressent au plus haut point ceux qui, au sein de la communauté humaine, prétendent vivre d'un message religieux comme celui du christianisme, ou qui ont

la responsabilité de le proposer à tous... Si la foi chrétienne ne savait vivre qu'au sein des sociétés d'hier, elle serait destinée à fondre comme neige au soleil, au fur et à mesure que s'affirmera la vérité d'à présent... Il nous faut un regard réfléchi sur ce milieu humain, qui, vivant de plus en plus des réalisations de la science, est de plus en plus établi dans ce que nous appelons la mentalité scientifique et technique » (7).

Religion et vision ancienne du monde

Dieu à l'image de l'homme

L'homme n'avait pas accès aux secrets de la nature. En même temps, au fond de lui-même, il s'interrogeait sur « quelque chose » ou « quelqu'un », au-dessus de lui, qui fût le secret dernier de toute chose. Il n'en fallait pas plus pour que les secrets de la nature fussent considérés comme ceux, inviolables, de la divinité. Un humain ne pouvait y accéder, sauf pour une part les personnages sacrés (il y a une parenté entre « sacrum » et « secretum »). Devant des faits incompréhensibles on était prompt à les attribuer directement à Dieu, et non à en chercher une explication naturelle. Dieu devenait l'alibi des ignorances de l'homme. On le situait dans les intervalles, inexplorés, des connaissances humaines. Certaines investigations (telle l'autopsie), certaines hypothèses scientifiques

(telle l'évolution), ont semblé naguère attentatoires au domaine du sacré.

L'homme subissait la domination d'une nature inexorable. En même temps il s'interrogeait sur « quelque chose » ou « quelqu'un » qui serait cause de tout, supérieur à lui-même, mais aussi à la nature, et auprès de qui il pourrait faire appel de tout ce qui s'impose à lui.

Ainsi les événements, des plus terrifiants aux plus heureux, étaient facilement vus comme des actes directs de la divinité, tantôt d'un Dieu propice et souriant, tantôt d'un Dieu redoutable et dur pour l'homme. L'idée de la transcendance se nourrissait (ou bien était nourrie par les maîtres religieux) du constat quotidien de l'impuissance humaine en face de la nature. L'inévitable en tant que tel prenait figure de volonté divine. Celle-ci était une imposition, une nécessité, à laquelle on devait répondre par l'acceptation, la résignation. En face d'un Dieu souverain, gardien d'un ordre immuable, l'homme religieux était enclin au fatalisme. Les religions se

(7) D. DUBARLE, *Approches d'une théologie de la science*, Paris, Cerf, 1967, pp. 102-103.

pensaient tout naturellement gardiennes de la tradition, conservatrices des structures sociales établies, et soutiens du pouvoir.

Ou encore l'homme se sentait emprisonné dans le monde de la matière. En même temps il s'interrogeait sur « quelque chose » ou « quelqu'un », de l'ordre de l'esprit, qu'il pût rejoindre par l'esprit, hors des contraintes et des turpitudes de la vie corporelle.

Il était porté de ce fait à identifier la vie religieuse avec une évasion hors des tâches terrestres, un intimisme pieux (mon âme et mon Dieu), et l'attente purement spirituelle d'une réalisation de lui-même au-delà de la mort.

Ne mettons cependant pas toutes les représentations sur le même plan.

Dans les formes naturistes de la religion, la divinité est plus ou moins identifiée avec les forces mêmes qui se cachent derrière les phénomènes : on déifie le soleil, la fécondité, la guerre, le destin, le pouvoir politique... Dieu se dilue en panthéisme et en polythéisme.

Le monothéisme, lui, distingue rigoureusement Dieu de la nature. Mais il a du mal à penser de manière épurée la création, à ne pas situer la « Cause première » au niveau des « causes secondes », du moins dans le langage. Un langage est toujours plus ou moins symbolique. La Bible ne recule pas devant l'anthropomorphisme. On a souvent noté que l'esprit sémite, dans son souci de tout rattacher à la puissance transcendante de Iahvé, lui attribuait de façon égale la causalité du bien et celle du mal (cf. Is 6,9-10 ; Mc 4,11-12). La religion vulgaire se représente Dieu intervenant dans le monde à la manière des causes créées, ajoutant son poids à celui, insuffisant, de l'homme et des instruments humains. Dieu est ainsi imaginé comme une composante de la nature, faisant nombre avec les êtres créés.

Les théologiens eux-mêmes n'ont pas toujours

su affiner leur langage. L'exemple le plus frappant est celui des controverses des 16^e-17^e siècles sur la « motion » divine et la liberté humaine. N'arrivant pas à s'empêcher de comparer comme deux composantes similaires et affrontées l'action souveraine de Dieu et la décision créée de l'homme, « bannéziens » et « molinistes » n'ont pas mieux évité les uns que les autres de rabaisser le Créateur au niveau des causes secondes. Ayant posé un problème en termes faux, ils se sont épuisés à chercher une solution introuvable.

A l'actif de la Bible on doit aussi inscrire sa conception de l'histoire : elle est linéaire et non pas cyclique ; elle est animée par l'espérance et tendue vers l'avenir. Ceci grâce au messianisme, et malgré la représentation — nullement originale — que les juifs se faisaient de la situation de l'homme dans la nature.

De même la Bible, à la différence des dualismes, néoplatoniciens ou autres, ne pratique pas la dichotomie entre le corps et l'âme, entre l'esprit et la matière. On a souvent relevé la santé de son anthropologie. L'évasion pseudo-spiritualiste hors des responsabilités créées par le monde, et des nécessités imposées par la nature, ne peut se réclamer de la Révélation judéo-chrétienne.

Le langage ne dit pas toute la pensée

Faut-il considérer comme inexactes les représentations que nous critiquons ? Faut-il rejeter le langage de la Bible ? Ce n'est pas si simple.

Il est des représentations notoirement inexactes, comme celles de l'idolâtrie, du polythéisme. Elles engendrent des pratiques aberrantes, comme la magie, la superstition... La Bible n'a cessé de lutter contre. On ne peut pas en dire autant toujours de la religion courante.

Ceci dit, reconnaissons que son langage est celui d'une époque.

Lorsqu'un poète de génie prête à Dieu des propos que nous qualifierions de « pré-scientifiques », dans lesquels il exprime magnifiquement, à l'usage du pauvre Job abasourdi, la transcendance de son savoir et son pouvoir (Jb 38 sq.), ou lorsque le psalmiste entend Dieu dans la clameur de l'ouragan (Ps 29), un peu d'esprit de finesse permet de découvrir sous le revêtement verbal une foi pure au Créateur. La visée d'un langage inadéquat peut être très juste. Tout langage sur Dieu est inadéquat. Encore faut-il qu'on en soit conscient. La théorie de l'analogie fut inventée précisément pour en faire prendre conscience, et imposer les constantes purifications nécessaires.

Nous pensons que la visée des auteurs bibliques, de la liturgie chrétienne, de la religion de nos parents, et la nôtre quand nous employons le langage traditionnel, est juste. Cela n'empêche pas que pour une part ce langage porte les marques d'une mentalité dépassée. Il a pu suffire hier. Aujourd'hui, en raison des mutations culturelles, il peut devenir équivoque, et faire écran à la foi.

Pour prendre un exemple, il serait intéressant d'examiner, une à une, de ce point de vue, un certain nombre d'expressions du langage courant par lesquelles nous rendons compte de notre foi en ce qui concerne la création du monde et de l'homme par Dieu : « Dieu a créé » — « Dieu continue de créer » — « l'ap-

parition de l'homme suppose une intervention spéciale de Dieu » — « le plan de Dieu » — « l'homme est mû par Dieu » — « l'homme collabore avec Dieu » — « l'homme est continuateur de la création »..., etc...

Si de telles expressions peuvent très bien recouvrir, dans notre esprit, une vision de foi parfaitement juste, elles sont les unes et les autres impropres à dire notre foi de façon exacte et recevable pour des esprits d'aujourd'hui. Les unes et les autres font intervenir les notions de temps, d'espace et de nouveauté pour penser le lien de dépendance qui existe entre l'univers créé et son auteur. Or, temps, espace, nouveauté, sont des dimensions internes du monde. S'en servir pour exprimer la doctrine de la création introduit une dangereuse équivoque. Nous laissons croire que Dieu intervient dans le monde comme une cause parmi les autres causes créées, comme un rouage de la création, et donc que la relation du créé au créateur est empiriquement observable. Ceci est évidemment irrecevable pour les hommes d'aujourd'hui, qui savent bien qu'aucun savant n'a jamais trouvé Dieu au bout d'un de ses instruments d'observation, qu'il s'agisse du télescope, du microscope ou du scalpel !

Nous n'en pensons rien non plus... mais si nous continuons à employer des expressions inadéquates, nous entretenons avec nos contemporains des débats sans issue et sans objet, et empêchons ainsi que le problème de la reconnaissance de Dieu soit situé pour eux sur son véritable terrain.

Religion et vision moderne du monde

Critique de la religion

Les secrets de la nature étaient autrefois considérés comme la propriété de Dieu. Or voici

que les hommes se les approprient impunément. Les lignes de défense improvisées par des apologistes zélés s'effondrent : le concordisme des six jours, le fixisme de Cuvier... Dans la me-

sure où la mentalité ancienne avait lié Dieu et la Révélation avec l'ignorance humaine des secrets de la nature, les modernes ont l'impression invincible que Dieu n'est plus nécessaire, qu'il n'existe plus, qu'il est non scientifique, non digne de l'homme de croire en lui.

Ce que les hommes autrefois attendaient du Maître de la nature, pour leur subsistance, leur protection, leur bonheur, voici qu'ils peuvent se l'assurer par leur effort rationnel, technique, collectif. On dit que des maîtres russes ont fait réciter aux enfants « Notre Père, donnez-nous notre pain quotidien », puis leur ont démontré que mieux valait compter sur le boulanger, le meunier et le cultivateur que sur un miracle du ciel. Les demandes contenues dans les « Rogations », si elles ne faisaient pas de problème pour nos aïeux paysans, en posent un sérieux pour l'agriculteur moderne, converti aux moyens techniques, et qui pense qu'un jour on fera la pluie et le beau temps sur ses terres.

Dieu apparaissait hier particulièrement utile au titre de gardien de la morale : une morale dont il est la justification dernière, mais aussi le législateur direct, et le juge, qu'il impose en raison de sa souveraine autorité sur la nature et sur l'homme ; morale immuable comme la nature ; si l'homme accomplit exactement les obligations du code moral Dieu le récompensera, sinon il le punira : récompense et punition sont imaginées en discontinuité avec la vie de l'homme. Or voici que l'homme se trouve en train de construire un monde, une humanité, moyennant une invention continue, dans la ligne d'une prospective qu'il détermine lui-même à partir de ses découvertes. Les lois anciennes lui semblent inadaptées aux situations nouvelles, mal justifiées par des raisons qui ne tiennent plus. La sanction, positive ou négative, n'est-elle pas à chercher dans l'histoire elle-même ? Si la situation a été justement analysée, si l'action s'est conformée à l'exacte nature des choses, le résultat suivra.

Ainsi l'homme est créateur de son destin : qu'est-il encore besoin de Dieu ?

L'homme de la rue, non moins que le philosophe positiviste, existentialiste, psychanalyste, ou marxiste, apparente la croyance en Dieu à l'état infantile où se trouvait hier l'humanité. Incapable de résoudre elle-même les énigmes de la nature, et de subvenir à ses propres besoins, elle a eu recours à un être imaginaire, auquel désespérément elle a fait remise d'elle-même : elle s'est aliénée. La religion a été son refuge, son opium. Autrefois utile pour endormir la souffrance, apaiser l'angoisse, éteindre le désir, elle devient nuisible : car sa permanence pousserait l'homme à la démission, le démobiliserait à l'égard d'engagements que lui impose sa présence au monde (8).

Cette critique hante l'esprit de nos contemporains. Qu'elle ne soit pas toujours formulée

(8) Tout récemment, dans une conversation amicale, un camarade disait à un prêtre-ouvrier son avis sur la religion : « Il y a deux sortes de gens qui en ont besoin : les gens peu évolués, qui ne comprennent pas qu'on peut maintenant tout expliquer par la science ; les gens qui seraient des « salauds » s'ils n'étaient pas tenus par la morale qu'on leur prêche à l'Eglise. Moi je suis capable de réfléchir ».

L'effort de Vatican II n'est pas passé inaperçu des communistes français. A. CASANOVA, dans un article où il tente d'interpréter la réaction de l'Eglise en face du « malaise des prêtres », explique ainsi la déchristianisation : « La foi religieuse avait jadis pour fondement l'impuissance devant les forces cosmiques pensées à travers la médiation d'une communauté globale (le seigneur foncier se trouvant intégré comme une autorité supérieure nécessaire au fonctionnement de la communauté rurale) et hiérarchisée, saisie elle-même comme un fait doté de la pérennité naturelle. Cette situation a été longtemps celle de l'Europe elle-même. Dans ce monde de rapports sociaux « traditionnels et figés » (K. Marx), l'existence humaine (avec ses souffrances individuelles ou collectives, ses calamités agricoles, ses étapes du berceau à la tombe) n'a de sens et de réalité que par référence à cette totalité socio-culturelle : totalité aux étages hiérarchisés qui trouve en Dieu son principe d'ordre, sa garantie et son complément de perfection ». *Le Concile et le malaise des prêtres*, dans *La Nouvelle critique*, mars 1968, p. 16.

en termes clairs ne l'empêche pas de se cacher derrière des motivations superficielles d'incrédulité, ou derrière les doutes de ceux qui se détachent. Elles hantent l'esprit des croyants eux-mêmes, dont la foi inquiète se réfugie parfois dans un volontarisme sans question.

La morsure de cette critique fut plus ressentie hier qu'aujourd'hui, parce que la religion régnait : les premiers abandons allaient à contre-courant, et ne se décidaient pas sans drame. Le drame actuel est que cette critique, agissant en sous-sol, érode les soubassements de la croyance, et détache sans drame les esprits qui participent à la mentalité moderne.

Elle atteint l'ensemble de l'humanité, à mesure que s'étend la civilisation scientifique. Toutes les religions sont en cause. Toutes ressentent la nécessité de s'approfondir, ne serait-ce qu'en constatant l'exode de leurs adhérents. Il ne faut pas minimiser l'influence de cette crise universelle sur l'apaisement des antagonismes et la recherche de dialogue entre les confessions religieuses.

La foi chrétienne est elle-même en cause

Constatant l'impossibilité où il se trouve de s'expliquer lui-même à lui-même, de s'expliquer le monde, et de donner un sens à sa vie, l'homme se découvre relatif, au plus profond de son être, à un autre que lui-même et que le monde. Il expérimente en lui un « creux de Dieu ». Là s'enracine l'attitude religieuse (9).

Mais de plus il cherche à se représenter ce « quelque chose » ou ce « quelqu'un » qu'il appelle Dieu, il cherche à entrer en communication avec lui par des gestes de culte, et à

(9) Cf. M. MASSARD. *Foi et religion*, dans *Lettre aux Communautés*, n° 7, janvier-février 1968, p. 48.

mériter ses biens par la pratique morale. L'homme construit ainsi lui-même sa relation à la divinité.

Il n'en va pas ainsi, dit-on, du judéo-christianisme. Au contraire le rapport est inversé. C'est Dieu lui-même qui se manifeste à sa créature. Dans le christianisme plus précisément, l'initiative du Transcendant est telle qu'il vient s'insérer au sein du monde de l'homme, pour lui proposer une alliance d'amour. Loin que ce soit l'homme qui s'invente un Dieu à sa propre image, c'est-à-dire à l'image de ses désirs ou de ses illusions, il apprend de la divinité elle-même sa propre identité à lui, c'est-à-dire sa vocation à devenir fils de Dieu.

Les protestants sont particulièrement sensibles à cette originalité chrétienne. Pour certains la religion serait même l'expression la plus insidieuse et perverse de la prétention humaine en face de Dieu, la tentative la plus grave d'une mainmise de l'homme sur celui qui le transcende : D. Bonhoefer s'inscrit dans cette famille d'esprits. Le thème de la « mort de Dieu » a fleuri d'abord en climat protestant.

Cette critique chrétienne, rencontrant la critique athée de la religion, a fait naître l'idée de sacrifier celle-ci pour que vive la foi.

Le P. Pohier, traitant de la critique freudienne de la religion, démontre la vanité de cette tactique :

« On a pris coutume d'opposer foi et religion, dans la mesure où la religion serait toujours finalement la relation vécue que l'homme instaure par ses propres forces avec le divin, alors que la foi est cette relation vécue que Dieu instaure lui-même et gratuitement avec l'homme. Selon Barth, « toute religion est caractérisée soit par une tentative de représenter la divinité, soit par un effort d'accomplir la morale » (Dogmatique I, II, 2, p. 104). La religion est œuvre de l'homme, et le Dieu qu'il s'y fa-

comme est une idole. A cette entreprise religieuse de l'homme on oppose la foi, inaugurée par la manifestation purement gratuite d'un Dieu transcendant, dont l'homme ne saurait en aucune manière être l'origine ou l'artisan : la foi n'est pas œuvre humaine, elle est l'œuvre de Dieu, échappant par la transcendance de son principe et de son résultat à tout ce qui pourrait être entreprise religieuse de l'homme...

Disons tout net... qu'une telle distinction... ne saurait à notre avis servir en aucune façon la manœuvre si séduisante qui consisterait à sacrifier la religion à la critique psychanalytique pour lui soustraire la foi. La manœuvre est déjà maladroite, dans la mesure où elle se veut manœuvre : car à qui d'autre qu'à lui-même le croyant arrivera-t-il à faire croire que religion et foi ont si peu partie liée...

La critique freudienne, comme d'ailleurs la critique marxiste ou sartrienne, porte en deçà (ou au delà) de la distinction foi et religion. Mettre une barrière qui en préserverait la foi, c'est se tromper en même temps sur la souveraineté du désir, et sur le fait que la foi pour être réelle ne peut se passer ailleurs que là où passe la vie de l'homme » (10).

Le P. Pohier a raison. S'il est vrai que le

(10) J.-M. POHIER, *Au nom du Père...*, dans *Esprit*, mars 1966, pp. 483-484.

christianisme est d'abord révélation et don venant de Dieu, il n'est pas pour autant tout extrinsèque à l'homme, survenant arbitrairement et prétendant s'imposer à lui, alors qu'il n'attend rien, qu'il boucle sur lui-même, et peut se suffire de l'existence mondaine. L'offre divine rencontre une attente de l'homme. Elle l'introduit dans la connaissance de Quelqu'un qu'il cherchait sans le connaître. Elle propose une destinée pressentie par le désir obscur mais incoercible qui habite la nature spirituelle (11). Autrement dit le christianisme reconnaît le fait religieux, en révèle le rôle providentiel, même s'il en reconnaît l'insuffisance pour l'établissement des seuls rapports prévus par le Père entre l'homme et lui-même (12).

(11) E. BORNE (*Nouveau monde et Parole de Dieu*, dans *Esprit*, octobre 1967, p. 421) présente ainsi l'articulation essentielle de la foi sur la religion : « L'important est de bien comprendre que si le pressentiment du sacré, l'idée de Dieu, la religion naturelle, n'étaient que des illusions définitivement liquidées après Marx, Nietzsche et Freud, premièrement la Parole de Dieu, la Révélation proprement dite seraient inintelligibles à l'esprit humain (car, si le surnaturel se présentait pour l'homme comme le tout autre, s'il n'était pas attendu d'une attente aussi pressante qu'impuisante, il serait comme s'il n'était pas); deuxièmement, le décapage lui-même des dégradations du sacré, de l'idée de Dieu, de la religion naturelle, serait absolument impossible, car la réflexion critique ne pourrait ni aboutir, ni même s'exercer, si elle ne disposait préalablement de critères sûrs et de normes indiscutables... ».

(12) Relire, sur foi et religion, l'étude détaillée de M. MASSARD, *L.A.C.*, n° 7, janvier 1968.

Que devons-nous faire ?

La tentation fidéiste

Au temps où la foi chrétienne s'est répandue, la religion faisait partie des évidences culturelles non seulement des juifs, mais des païens. L'évangélisation s'est faite sur la base d'une reconnaissance universelle de Dieu (Ac 14,14-20 ; 17,22-31). Un danger se dissimulait derrière cette circonstance heureuse. On risquait, après une conversion superficielle à Jésus-Christ, de laisser la religion prédominer sur la foi, d'être plus attentif à la morale qu'à la vie théologique, à la réparation des dégâts humains du péché qu'à la divinisation apportée par le Fils fait homme, aux sacrements comme rites religieux que comme signes de l'alliance entre Dieu et l'homme par Jésus-Christ... L'aboutissement de cette dégradation c'est le déisme et le moralisme, dont nous avons parlé à propos des pratiquants peu croyants (13).

En face de ce danger, des chrétiens et des prêtres plus sensibles aux critiques des non-chrétiens, et plus désireux d'un témoignage authentique, ont pensé que l'effort à faire était essentiellement de proposer vigoureusement l'Évangile, à l'état pur, à nos contemporains, en même temps qu'on se ralliait à l'entreprise commune de construction du monde. Puisque le monde moderne reproche à l'Église et aux chrétiens leurs déficiences et leurs retards à l'égard du progrès, ils ont à réintégrer la caravane humaine, et à s'engager sincèrement au service de l'homme. Mais ils ont aussi et surtout, par vocation spécifique, à poser question aux non-

(13) R. SALAUN, *De la foi à l'athéisme*, I.A.C., n° 8, mars-avril 1968, p. 49.

chrétiens, par le témoignage d'une foi évidente (en paroles et surtout en actes) au Dieu chrétien, qui est le Dieu Amour (14).

Qu'est-ce qui pourra convaincre un scientifique ? Un savant qui croit, prouvant par ce fait que science et foi sont compatibles dans un même esprit (mais pas sur un même plan, car leurs objets sont différents). Qu'est-ce qui pourra convaincre un militant non chrétien ? Un chrétien qui milite et demeure croyant, preuve vivante que l'engagement humain et la fidélité au Christ sont compatibles dans une même vie (mais pas sur le même plan; car le premier découle d'une analyse objective, et la foi d'un don divin). Annoncer l'Évangile aujourd'hui c'est, de la part d'une même personne, d'une même Église, témoigner d'une double conversion : l'une au monde moderne, l'autre à Jésus-Christ.

(14) J. Natanson estime que l'on s'est fourvoyé à la recherche du Dieu créateur et puissant de la théologie naturelle, qui n'est qu'un Dieu des philosophes ; que Robison dénonce à juste titre la représentation spatiale de la transcendance ; que remplacer celle-ci par l'immanence c'est « évacuer le problème sous couleur de le résoudre » ; qu'il n'y a qu'à présenter le Dieu véritablement transcendant de l'Évangile : « La transcendance de Dieu telle que l'annonce la foi chrétienne signifie son absolue altérité, par rapport à tout ce qui est donné dans une expérience naturelle. Elle s'exprime, dans l'Évangile, par les gestes et les paroles de Jésus-Christ, qui sont exactement autres que ceux que l'on attend d'un Dieu ou d'un homme, d'un homme ou d'un Dieu fait de main d'homme. Le service, la pauvreté, l'humilité, le refus de condamner, le précepte scandaleux de l'amour de l'ennemi : il faudrait détailler tous les signes de cette transcendance qui s'exprime dans le paradoxe. Son nom, dans le Nouveau Testament, est l'amour ». J. NATANSON, *Qui est notre Dieu ?*, dans *Esprit*, octobre 1967, p. 486.

Si déjà nous arrivions à réaliser un tel projet ce serait merveilleux. Mais cela ne résoudrait pas tout le problème posé par l'incroyance.

Pasteur était un incontestable savant. Il était également croyant. Il avait, dit-on, une foi d'enfant. L'Évangile demande que nous ayons l'esprit simple et sans prétention des enfants ; saint Paul demande que nous ayons une foi adulte. L'un n'empêche pas l'autre, au contraire. Avoir une foi adulte aujourd'hui implique l'unité intérieure entre ce que nous devenons comme hommes et ce que nous devenons comme fils de Dieu : la foi donne son sens le plus profond à notre devenir humain lui-même, et au monde tout entier. En particulier, selon l'exhortation de saint Pierre, nous devons « toujours être prêts à rendre compte à quiconque nous interroge de l'espérance qui est en nous » (1 P 3,15, complément de 1 P 2,12). Tel fut l'effort tenté par Teilhard de Chardin.

Autrement dit, si nous avons plus que jamais à témoigner en manifestant en nous la coexistence d'une foi vive et d'un esprit moderne, nous avons en même temps à recevoir les questions posées par la raison moderne concernant Dieu, la religion, le langage de la Révélation. Relier la foi à la vie c'est, comme nous disions précédemment (15), traduire la foi en engagement pour le prochain, et lire la vie avec les yeux de la foi ; mais c'est aussi montrer à soi-même et à l'incroyant d'aujourd'hui, empêché par des difficultés d'ordre culturel de comprendre le langage de la foi et d'en voir le bien-fondé rationnel, qu'il n'est pas déraisonnable de croire. L'athéisme dénonce la foi en Dieu comme démobilisante pour l'homme : les chrétiens commentent à relever le défi en se mobilisant, à l'égal des meilleurs, dans le service du monde. Mais l'athéisme dénonce aussi la croyance comme vaine et déraisonnable. Voilà ce que ressent l'homme quelconque, incroyant ou vaguement

croyant, dans son rapport avec le prêtre ou le chrétien qu'il a appris à estimer et même à admirer. Il reste gêné par l'impression, au fond de sa conscience, que tout cela est beau, mais ne tient pas. Croire serait s'aliéner comme être doué de raison. Proposer à ces hommes de croire, sans montrer que ce n'est pas irrationnel, ne respecterait pas leur souci normal de dignité intellectuelle.

Si ce travail n'est pas fait que va-t-il arriver ?

Non seulement l'incroyant risque de ne pas trouver son chemin vers Dieu. Mais le croyant lui-même peut ou bien se casser intérieurement, ou bien perdre la foi.

Il est amené à vivre sur deux registres différents non harmonisés. D'une part une vie humaine et publique, des engagements dans le monde, en lien à d'autres hommes, avec lesquels la communication se fait de plain-pied, sur un terrain sûr, dans un langage commun, celui de la rationalité humaine. D'autre part sa foi, tellement au delà de la raison, que l'on dit : « La foi, on l'a ou on ne l'a pas : c'est un don. Je crois, parce que je crois... Il n'y a pas à chercher à comprendre ».

Cette foi est affaire privée, qui se vit dans le secret de la conscience, ou en communication avec les seuls croyants, là où elle n'a pas à s'expliquer, à se justifier, face aux difficultés soulevées par la pensée moderne courante.

Le chrétien aurait plutôt tendance à fuir le dialogue sur ce terrain, pour lui malaisé, de la rationalité de la foi. Il craint que cela ne prenne le ton de la controverse argumenteuse (ce qui n'est pas fatal). Il hésite surtout à dire pourquoi il croit, parce qu'il n'est pas trop sûr de le savoir, en tout cas de pouvoir l'exprimer en langage actuel. Et pourtant l'homme appelé par Dieu a été pour cela doté de raison : sans prétendre lui prouver la foi, nous devrions pouvoir lui manifester qu'il n'est pas insensé d'y adhérer.

(15) L.A.C., n° 7, 1968, page 45.

Les marxistes sont prêts à concéder une vie religieuse privée aux chrétiens qui militent avec eux. De leur côté, certains chrétiens, désireux de garder le contact et de sauvegarder l'unité d'action, accepteraient de mettre en veilleuse « l'idéologie » : ce qui serait manifestation de foi, au sein de la vie sociale, ou lien affirmé

entre foi et engagement. Déracinée de la partie la plus dense de leur existence humaine, débrayée par rapport à leur activité de réflexion courante, leur foi risque fort d'être offusquée par des « évidences culturelles » dans lesquelles elle ne sait pas se situer.

Gardons notre sang-froid

Certains seraient découragés par le monde

Celui d'aujourd'hui, avec ses réalisations, ses certitudes, ses projets, ses questions, n'est pas pire que celui d'hier. Nous savons qu'il est créé par Dieu, travaillé par l'Esprit, appelé en Jésus-Christ. Redoutable sans doute, il offre des possibilités nouvelles à l'enracinement et à la fructification de l'Évangile.

« Dans le monde de la vie scientifique, il y a d'énormes ressources humaines, qui, du point de vue chrétien, demeurent à l'état inerte. C'est comme si des territoires entiers s'étaient progressivement formés, comme si des gîtes minéraux s'étaient lentement et séculièrement enrichis, et que nous chrétiens restions encore incapables de les mettre en valeur, peut-être même d'y détecter des richesses à exploiter. Si nous pouvions résoudre ce problème spirituel, nous pourrions trouver dans l'acquis humain de la science, dans la vie de l'intelligence qu'elle instaure, et jusque dans la transformation conquérante du monde, dont elle ouvre les portes, le soutien d'un très grand et considérable renouveau de l'âme chrétienne » (16).

Interprété à l'échelle millénaire de l'histoire de l'Église dans le monde, le moment creux

que nous vivons prend son sens entre un avant, qui s'explique par autre chose que la simple perversité humaine, et un après, qui moissonnera largement si nous savons semer. Ce moment est une « épreuve », au sens biblique, non un jugement. L'analyse que nous avons faite ne conduit pas au défaitisme ; elle appelle à un travail ; elle fournit des motifs d'espérer, du côté du monde lui-même, dont les critiques à l'égard de notre foi doivent être comprises, selon Vatican II, comme un signe des temps.

D'autres n'auraient pas assez confiance en la foi et en l'Église

Ou bien ils se murent dans un refus de voir ce qui se passe et d'en tirer les conséquences : complexe, aveu de faiblesse et de peur, que le concile invite à dépasser. Ou bien ils se rallient sans discernement aux thèses du jour, en battant chaque foi la coulpe chrétienne : même genre de complexe, même signe de peur.

Un frère orthodoxe nous mettait récemment en garde : « Le monde intellectuel chrétien a longtemps péché par suffisance et conformisme en ignorant la pensée non chrétienne. Je me demande s'il ne pêche pas aujourd'hui par une inquiétude pathologique, et un évident manque de sang-froid. Les intellectuels chrétiens accueil-

(16) D. DUBARLE, *Op. cit.*, p. 184.

lent toutes les idées de ce temps comme les conservateurs de musées qui achètent n'importe quoi, de peur qu'on ne les accuse d'avoir refusé les Van Gogh du XX^e siècle... (17). Saint Paul ne tenait pas pour un adulte celui qui se laissait balloter à tout vent de doctrine (Ep 3,13-14). L'un des objets préférés de sa prière pour les jeunes églises était le discernement, le tact spirituel.

Un peu de recul historique a déjà rendu leurs vraies proportions à des hypothèses, des découvertes, ou des projets humains, dont la griserie et l'entraînement collectif d'un temps avaient exagéré le caractère indiscutable. Nous assistons au déclin des idéologies ; un optimisme naïf cède au sentiment du tragique, face à la réalité... Ce n'est pas une raison pour rentrer dans ses pantoufles ; c'en est une pour garder la tête froide, et le sens critique éveillé.

Un travail de pensée s'impose aux croyants

Certains, par peur du monde et de l'incrédulité, voudraient se murer dans la stricte enceinte de l'Eglise, et derrière les formules acquises, éprouvées par un usage ancien, même si elles ne sont plus d'usage opérant aujourd'hui. Ce péril nous pensons l'éviter.

D'autres n'hésitent pas à passer le mur de séparation. Mais rendus là que faire, que dire, et finalement comment se définir ? Si c'est pour simplement s'assimiler, en quoi la foi aura-t-elle été mise à la disposition des hommes ?

Un livre récent s'applique à montrer que la crise actuelle du sacerdoce a des racines plus profondes que le décalage social, et qu'il faut en chercher à la fois la cause et le remède les plus sérieux dans la conscience religieuse elle-même :

« Nous allons répétant : le monde, le monde, et nous dédaignons le travail de la raison humaine dont ce monde est littéralement fait, nous le dédaignons en nous...

Ce qui nous est demandé est un travail de pensée qui concerne radicalement ce que le prêtre peut signifier en ce monde-ci, c'est-à-dire un travail sur la foi elle-même. On dira peut-

être que c'est enfoncer une porte ouverte : car il est bien banal de rappeler que nous devons avoir « l'intelligence de la foi ». Mais cette intelligence doit se faire dans le monde contemporain, et tout ce que nous avons pu y découvrir joue comme exigence à l'intérieur de la recherche théologique la plus essentielle, la plus fondamentale... Ou cette intelligence de la foi, cette pensée fondamentale, peut aujourd'hui s'insérer dans la pensée humaine, elle y participe d'une façon qui ait un sens possible pour tous les esprits, ou tout échoue et tout échouera indéfiniment...

Le dédain ou l'ennui que provoque chez beaucoup de prêtres (disons-le puisque c'est) la théologie traditionnelle, et particulièrement celle du Moyen Age, a sans doute plusieurs raisons. Mais il a entre autres celle-ci : le sens apostolique, la valeur apostolique de cette recherche leur échappe, précisément parce qu'ils ne parviennent pas à la reprendre...

Il nous faut répondre, pour nous-même et pour tous, à la question que la foi se pose sur elle-même, concernant son sens, son universalité dynamique, sa possibilité interne d'être annoncée à tous comme ce qui donne à la pensée et à la vie humaine fondement décisif, vérité ultime...

(17) F. LOVSKY, *Comment Dieu se révèle-t-il ?* dans *Esprit*, octobre 1967, p. 383.

Notre mépris de la pensée... est en même temps mépris de la foi et mépris des hommes... Mépris des hommes : parce qu'on ne peut s'adresser alors à eux selon ce qui en eux est le plus haut signe qu'ils sont « image de Dieu », leur pensée, leur liberté véritable, leur sens critique, leurs exigences adultes... Mépris de la foi : l'impuissance à affronter l'homme actuel stérilise la foi à l'intérieur, méconnaît, minimise, rompt le prodigieux effort de pensée que l'Eglise a toujours considéré comme essentiel. Elle mène à un fidéisme de fait...

Oui : l'excessive médiocrité de pensée est une faute professionnelle grave, et cela prend, chez le prêtre, un sens particulièrement lourd. La faute professionnelle : ce que les hommes, à juste titre, pardonnent le moins aisément » (18).

La nécessité d'un tel travail n'a pas échappé au récent concile. En termes pressants, mais aussi fort audacieux (quand on pense à la mentalité conservatrice qui dominait avant le concile), il lance un appel :

« Il revient à tout le Peuple de Dieu, notamment aux pasteurs et aux théologiens, avec l'aide de l'Esprit-Saint, de scruter, de discerner et d'interpréter... (arrivés là nous attendons le complément consacré : à savoir « la Parole de Dieu » : mais non, le texte s'oriente vers ce que nous avons appelé la « mentalité moder-

ne ») les multiples langages de notre temps, et de les juger à la lumière de la parole divine, pour que la Vérité révélée puisse être sans cesse mieux perçue, mieux comprise et présentée sous une forme plus adaptée » (19). On notera que Vatican II ne parle pas seulement d'adapter la présentation du message (ce qui cependant est un immense et coûteux programme, si on ne s'en tient pas à une simple mise à la mode du vocabulaire). Il affirme que la Révélation elle-même sera par les croyants mieux perçue et mieux comprise, s'ils s'appliquent à étudier les « multiples langages de notre temps » (pensons à celui de l'homme de la rue, du philosophe, du militant, des « communications de masse »...).

Aussi le concile n'hésite-il pas à dire « qu'un échange vivant doit être promu entre l'Eglise et les diverses cultures ». L'acte missionnaire comporte donc la vie dans le monde, mais aussi la connaissance de ce monde, la participation à son humanisme, et un échange vivant entre la foi et cet humanisme : « Pour accroître de tels échanges, l'Eglise, surtout de nos jours où les choses vont si vite et où les façons de penser sont extrêmement variées, a particulièrement besoin de l'apport de ceux qui vivent dans le monde, qui en connaissent les diverses institutions, les différentes disciplines, et en épousent les formes mentales, qu'il s'agisse des croyants ou des incroyants » (*ibid.*) : paroles novatrices et libératrices, mais terriblement exigeantes.

Ce travail est multiforme

Nous ne prétendons pas ici en donner toutes les dimensions. Nous insisterons sur quelques aspects qui nous semblent majeurs.

(18) M. BELLET, *La peur ou la foi*, Desclée de Brouwer, Paris, 1967, pp. 234-237.

(19) *Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps*, n° 44, § 2.

Langage biblique et mentalité moderne

La Bible fait partie des classiques de l'humanité. Ses mots, ses proverbes, ses récits, ses images, sont véhiculés d'innombrables façons. Le catéchisme, la prédication courante, l'emploi

de la Bible dans le langage officiel de l'Eglise, en particulier dans le cycle liturgique (les grandes fêtes religieuses sont encore fêtes civiles), font que l'Eglise se dit ou plutôt dit son message à travers l'expression qu'elle donne de la Bible, plus précisément de l'Evangile. Et les représentations que les gens se font du contenu de la foi résultent pour une bonne part de l'interprétation qu'ils donnent au langage biblique tel qu'ils le connaissent. Evidemment les histoires d'Adam et Eve, du Déluge, de Jonas, des Mages, de l'Ascension... leur sont plus familières que les épîtres de saint Paul. La catéchèse est de soi une activité intérieure au groupe des croyants. De fait elle porte bien au delà, pour le meilleur mais aussi bien pour le pire.

Car il y a une mise en question de la Bible, l'Evangile y compris, par l'esprit moderne. Ce qu'on appelle le renouveau biblique est pour les croyants un heureux retour aux sources, mais il doit tout autant contribuer à dissiper les malentendus qui empêchent bien des incroyants de saisir le sens du langage scripturaire. L'œuvre de R. Bultmann est animée par un projet de ce genre ; elle est critiquable (20) ; elle n'en ouvre pas moins des voies, et rend manifeste qu'on ne peut plus aujourd'hui se contenter de la prédication naïve, ou simplement moralisante, dont on a pu se contenter hier.

« Le kérygme, dit Paul Ricoeur, dans sa préface à la traduction de deux œuvres de Bultmann, n'est pas d'abord interprétation de texte, mais annonce d'une personne ; en ce sens ce n'est pas la Bible qui est parole de Dieu, mais Jésus-Christ. Mais un problème naît et renaît du fait que ce kérygme est lui-même exprimé dans un témoignage, dont les récits et bientôt des textes, qui contiennent la toute première confession de foi de la communauté, et donc recèlent une

(20) Cf. MARLE, *Démythisation du Nouveau Testament*, dans *Etudes*, septembre, 1966 ; *Le problème théologique de l'herméneutique*, Ed. de l'Orante, Paris, 1968.

toute première couche d'interprétation... Nous ne pouvons croire qu'en écoutant et en interprétant un texte qui est lui-même déjà une interprétation... Le sens littéral lui-même s'offre comme un texte à comprendre, comme une lettre à interpréter... Le Nouveau Testament lui-même recèle pour le croyant le rapport à déchiffrer entre ce qui peut être compris et reçu comme parole de Dieu et ce qui est entendu comme parole humaine.

Cela c'est le fruit de l'esprit scientifique... La distance en quelque sorte accidentelle, d'un homme du XX^e siècle, situé dans une autre culture, dans une culture scientifique et historique, cette distance acquise est la révélation d'une distance originelle qui est restée cachée tant qu'elle était une distance courte, mais déjà constitutive de la foi primitive elle-même. Cette distance est seulement devenue plus manifeste, en particulier depuis les travaux de l'école de l'histoire des formes » (21).

Appliquant cette analyse au travail exégétique (22), P. Ricoeur constate que « l'homme moderne démythologise la forme cosmologique de la prédication primitive ; en effet la conception d'un monde étagé entre ciel, terre, enfer, et peuplé de puissances surnaturelles qui descen-

(21) R. BULTMANN, *Jésus*, Ed. du Seuil, Paris, 1968, pp. 14-15.

(22) L'exégèse n'est évidemment qu'une partie d'un travail plus vaste, que le P. Congar présente ainsi : « L'homme d'aujourd'hui connaît, démonte et dénonce les conditionnements historiques qui rendent compte de ce que les croyants tiennent pour Révélation, et aussi les conditionnements psychologiques et sociologiques de la foi et des comportements religieux. Il opère une réduction critique de tant de motivations sublimes dont vit la religion. De sorte que nous avons besoin aujourd'hui, non d'une simple adaptation de l'Eglise au monde moderne, mais d'une vision exacte du statut historique de la Révélation, et d'une épistémologie critique de ses expressions, en même temps que d'une nouvelle étude des conditions qui rendent la foi possible ». *Comment Dieu se révèle-t-il ?* dans *Esprit*, octobre 1967, p. 391.

dent de là-haut ici-bas, est purement et simplement éliminée, comme périmée, par la science et la technique modernes, aussi bien que par la représentation que l'homme se fait de sa responsabilité éthique et politique ». Il n'y a pas lieu de se scandaliser : au contraire l'Eglise elle-même appelle à un travail de ce genre : par exemple dans Vatican II (23). Le scandale serait que par paresse d'esprit nous ne cherchions pas à faire le partage entre ce qui, dans la Bible, est élément culturel, contingent et caduc, et ce qui est la signification du texte. « L'Evangile n'est pas une écriture nouvelle à commenter, mais s'efface devant quelque chose d'autre, parce qu'elle parle de quelqu'un qui est la vraie parole de Dieu. Dès lors la démythologisation est seulement l'envers de la saisie du kérygme. Ou, si l'on veut, c'est la volonté de briser le faux scandale, constitué par l'absurdité de la représentation mythologique du monde pour un homme moderne, et de faire apparaître le vrai scandale, la folie de Dieu en Jésus-Christ » (24).

Un tel travail est difficile et délicat, à deux titres.

Il suppose que le pasteur remette à jour sa propre intelligence de la Bible, avec l'aide de ceux qui dans l'Eglise sont spécialisés dans l'étude biblique : la grande Tradition veut que la prédication de l'Evangile se nourrisse d'une connaissance objective, sans cesse renouvelée, de l'Écriture. Aujourd'hui nous ne sommes pas honnêtes, si notre lecture et notre interprétation sont en décalage avec ce que l'investigation sérieuse moderne découvre comme signification authentique des textes.

Reste une autre tâche, qui est de transcrire avec tact et respect, dans l'expression catéché-

(23) *Constitution dogmatique sur la Révélation divine*, n° 12.

(24) *Op. cit.*, p. 17 ; Cf. P. BARTHEL, *Interprétation du langage mythique et théologie biblique*, Ed. J. Brill, Leiden, 1967.

tique ou autre, les acquisitions de l'exégèse. Il ne s'agit pas de tomber dans un « on vous a dit, moi je vous dis » provocateur : mais de prendre appui sur le sens droit des gens d'aujourd'hui pour les aider à saisir, au-dedans d'une expression culturelle à relativiser sans mépris, le contenu véritablement révélé.

La raison au-dedans de la foi

La foi ne s'exprime pas qu'à propos de la Bible.

Elle s'exprime dans le dogme, dans les théologies, dans l'enseignement religieux, dans le dialogue quotidien entre chrétiens ou avec les non-chrétiens. L'appel que lance le concile (25) à l'invention d'un langage approprié à notre temps concerne toutes les expressions que donnent l'Eglise et chacun de ses membres de la foi qu'ils professent.

Si le monde moderne est un monde de la « raison », comment témoigner, dans ce monde, en un langage réellement approprié si justice n'est pas rendue aux légitimes requêtes de la raison ? Il y va, disait-on plus haut, du respect de la foi et du respect de l'homme.

Manifester que notre foi n'est pas indifférente à la vie, et qu'elle engendre le dévouement aux hommes, c'est indispensable.

Mais il reste à manifester qu'il n'est pas déraisonnable d'adhérer à celui que la raison ne saurait enclôre.

Première tâche

Cela veut dire d'abord que ce que nous croyons a un sens et une cohérence. La gêne de beaucoup de chrétiens, parmi les plus engagés et les plus conscients, c'est que leur « ba-

(25) *Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps*, n° 44.

gage » religieux (comme on dit) est fait d'un bric-à-brac de notions, ou de sentiments, ou d'objets de fidélité, dispersés, non hiérarchisés, acquis au hasard des prédications ou des sessions, sans que le lien de tout cela ensemble, et avec la vie militante ou religieuse soit éclairé. Les dogmes sont formules séparées, abstraites, arbitraires ; ils ont à peine chacun une signification ; ils ne s'éclairent pas l'un l'autre ; ils sont donc difficilement exprimables aux contemporains. A la rigueur, si la théologie s'avisait d'ajouter une quatrième Personne à la Trinité, en quoi cela dérangerait-il l'ensemble des meilleurs chrétiens ?

S'il en est ainsi des meilleurs chrétiens, a fortiori la majorité des non-chrétiens, qui ont quelque teinture ou mémoire des formules de notre foi, ne peuvent-ils découvrir facilement combien la foi, qui nous fait accéder par d'autres voies que celles de la raison à une Vérité qui est au-dessus de la raison, répand sur toute notre existence une lumière appréciable par la vraie sagesse humaine (26). Depuis les origines chrétiennes, et en face d'hommes qui mettaient en œuvre leur intelligence, la foi n'a cessé de chercher à se comprendre elle-même avec l'aide de la raison. Plus que jamais cette réflexion sur ce que nous croyons, pour pouvoir en rendre compte, doit structurer la conscience des chrétiens.

Un temps fut où le domaine de l'approfondissement de la pensée chrétienne semblait être les marges, les détails jusqu'alors inexplorés : et l'on raffina, soit pour le plaisir de spéculer, soit dans un sens piétiste.

Heureusement ce temps est révolu. Il s'agit maintenant de revenir au centre de la foi : c'est lui qui donne un sens à notre vie et à la vie du monde ; or c'est lui qui est contesté ; c'est donc

(26) A distinguer de la sagesse sophistiquée des Corinthiens encore imbus de paganisme : 1 Co 2.

le Credo qu'il s'agit de rendre neuf à nouveau : le Christ, Dieu, la création, l'Esprit et l'Eglise, la vie chrétienne, le jugement. Apprendre à parler de telle sorte que soient évitées de mortelles équivoques, mais aussi de telle sorte que cela éclaire ; et encore de telle sorte qu'apparaisse l'harmonie de l'architecture de la foi (27).

Lorsque, dans les pages précédentes, nous avons noté l'ambiguïté d'expressions courantes au sujet de la création, nous n'avons fait qu'une partie du chemin. Faire la chasse aux façons inadéquates, c'est bien : mais que mettre à la place ? Par peur de mal dire, et de trahir la foi que nous vivons, nous finirions par ne plus oser rien dire. Or la foi est destinée à tous les hommes ; elle est un secret divin qui doit être livré à tous ceux qui nous en demandent compte... Et il faut bien un langage pour le dire. Peut-on en trouver un qui soit à l'abri de toute critique ?

Sans y prétendre (mais en gardant le souci d'une perfection plus grande) osons dire ce que nous croyons aujourd'hui le meilleur (28).

Puisque, pour dire une activité qui s'exerce, il faut bien user d'un verbe, qui se conjugue en des « temps » (présent, passé, futur), la meilleure manière de parler de l'activité divine serait peut-être de dire que Dieu crée. L'acte créateur est en effet un acte intemporel qui affecte l'ensemble du temps et l'histoire totale du monde.

Pour parler du lien entre l'univers créé et Dieu

(27) En proposant, dans cet esprit, un *Abrégé de la foi catholique* (*Etudes*, octobre 1967), le P. Varillon explique : « Quand l'essentiel et l'accessoire sont mis sur le même plan, l'accessoire pose à l'intelligence plus de questions difficiles que l'essentiel ». Et il conclut : « L'acte de croire, plus que tout autre, doit être justifié. La raison aussi prend part à l'acte de foi. Sinon croire serait immoral ».

(28) Les lignes qui suivent ne peuvent prétendre formuler exhaustivement la doctrine de la création : elles donnent quelques suggestions positives répondant aux critiques qui nous sont faites.

peut-être pourrions-nous dire quelque chose de ce genre :

L'acte créateur de Dieu concerne le tout de l'univers et chacune des parties. Les nouveautés qui apparaissent à l'intérieur de l'univers ne sont que des objets particuliers de l'activité créatrice. Notamment, en ce qui concerne l'homme, ce n'est pas parce que l'esprit est en discontinuité avec le psychisme de l'animal qu'il est créé « spécialement » par Dieu (29). Disons simplement que l'homme est créé par Dieu parce que rien ne peut se produire sans l'action créatrice de Dieu.

Mais cette causalité ne peut être observée dans les créatures. On ne peut voir à un moment donné que Dieu agit, parce qu'une relation de dépendance ne s'observe pas : elle est toujours la même dans tous les détails (30).

Quand nous parlons du lien entre l'univers créé et Dieu, évitons ce qui pourrait faire croire qu'il est lui-même dépendant de son œuvre. Nous pouvons le faire croire quand nous définissons Dieu essentiellement par son rapport au monde, en tant qu'il en est la cause fabricatrice, comme s'il était d'abord auteur du monde, créa-

(29) Rien de spécial n'est produit en Dieu. Il n'y a quelque chose de spécial à se produire que du côté de la créature : la venue à l'être du « spécifique » humain.

(30) La création ne peut donc être prouvée par la science expérimentale. Mais (ne l'oublions pas dans notre dialogue avec l'incrédulité) elle ne peut davantage être niée par cette science. Elle relève d'une autre démarche de l'esprit, celle du philosophe, celle du savant, ou mieux celle du croyant qui réfléchit rationnellement sur sa foi. Le reproche le plus fondamental que les critiques ont adressé au livre de Robinson (*Honest to God*) c'est de ne pas avoir su distinguer la spécificité de la démarche philosophique (voir par exemple : Schillebeeckx, *Dieu et l'homme*, Ed. universitaires, 1967). Par contre un savant tel qu'André Lichnerowicz (que nous citons dans l'article précédent p. 36) revendique le droit et la possibilité d'une démarche autre que celle des mathématiques... Mais ce n'est pas le lieu ici d'un développement sur la légitimité de la démarche métaphysique.

teur du monde, tout-puissant mais quand même bon. Dieu est pure activité, entièrement maîtresse d'elle-même : on ne peut le définir que par rapport à Lui-même. Saint Jean nous dit qu'il est « charité » (1 Jn 4,7-ss.). Le seul lien capable de relier Dieu à son œuvre sans lui faire perdre son indépendance est l'Amour. L'action créatrice de Dieu est intérieure au mouvement par laquelle il se donne (relire en particulier Ep 1). Sa puissance causale est intérieure à sa paternité, et non pas sa paternité surajoutée à une toute-puissance qui serait sa plus essentielle et radicale définition : « Je crois en un seul Dieu Père, créateur », dit fort bien le Credo, et non pas « en un Créateur, qui se trouve être aussi Père » (31).

Enfin quand nous parlons du rapport entre l'activité créatrice de Dieu et l'activité de l'homme, nous pouvons dire que rien n'existe sans Dieu, et que rien n'agit sans Lui, la liberté humaine pas plus que le reste. L'activité créatrice des hommes et celle de Dieu ne sont pas comparables ni donc concurrentielles. Dieu est celui qui donne leur plénitude d'efficacité aux créatures. L'homme possède donc une initiative créatrice, qui le spécifie comme être libre, image de Dieu : il la tient de Dieu ; il la reçoit de Dieu comme sienne ; il l'exerce comme sienne par don continu de Dieu. L'initiative des hommes est source de ce que sera le monde. Les hommes sont inventeurs de l'ordre que Dieu réalise.

En donnant à l'homme une maîtrise de droit sur la création entière, Dieu en fait la cause seconde (consciente et libre) par excellence, appelée à contrôler et diriger toutes les autres causes secondes. Il n'y a aucune limite de principe à l'accroissement de la maîtrise de l'homme sur la nature. Cet accroissement n'est pas

(31) Ceci n'enlève rien au caractère supra-humain, surnaturel, de la grâce de filiation adoptive par rapport au simple don de l'existence.

conquis sur Dieu ; il est voulu par Lui pour l'homme, et réalisé de par Lui. Il s'agit d'une prise de possession progressive d'une maîtrise que Dieu a donnée en germe, mais qui est destinée à devenir totale en participation de la sienne.

« Il faut agir, dit-on parfois, comme si c'était l'homme qui faisait tout, et prier comme si c'était Dieu qui faisait tout ». Une telle formule ne sort pas d'une représentation ancienne, où l'homme concurrence l'homme. Disons qu'il faut agir, parce que c'est l'homme qui fait tout, et prier parce que c'est Dieu qui fait tout. Nous ne l'inventons pas : nous répétons saint Paul, qui disait aux Philippiens : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement : c'est Dieu en effet qui opère en vous le vouloir et le faire en raison de sa bonté » (Ph 2,13).

Deuxième tâche

Récemment Paul VI, constatant que la vieille apologétique rationalisante du siècle écoulé se mourait, faisait appel à une apologétique pour notre temps. Il ne s'agit pas d'instituer, antérieurement à la foi, une démonstration rationnelle des « préambules de la foi ». Mais, à l'intérieur même de la foi, d'une foi qui précède et dépasse la raison sans la détruire, il s'agit de se dire et de pouvoir dire aux autres nos raisons de croire. Il ne s'agit pas par exemple de revenir au Dieu des philosophes et des savants, en concurrence avec le Dieu Amour des croyants. Mais ce Dieu Amour auquel nous adhérons est celui-là même qui par amour a créé, celui qui œuvre toujours avec puissance dans le monde, et appelle tout homme au fond de sa conscience. Ceux qui pensaient qu'il fallait que l'homme disparaisse pour que Dieu existe avaient tort. Faut-il se résigner à la mort de Dieu pour que l'homme existe ? Ce que disait Vatican I (DB. n° 1806) de la possibilité qui est en notre raison de s'élever de l'ordre créé jusqu'à Dieu reste vrai. Construire sa foi, établir un lien entre la foi et la vie, c'est aussi cela.

Ne nous y trompons pas, l'homme demeure un animal religieux. L'attitude religieuse est consubstantielle à l'humanité. Empêchée de s'exprimer à l'égard de son véritable objet (puisque Dieu est nié, au plan de la conscience claire), elle retrouve d'autres expressions : les unes très basses, comme celles qui s'étalent dans la magie moderne des horoscopes ; les autres si nobles que des chrétiens verraient volontiers des équivalences du vrai Dieu dans les valeurs (Justice, Humanité, Science, Amour...) auxquelles des hommes se « consacrent » comme à des absolus ; toutes finalement capables d'aliéner l'homme en ses propres constructions ou représentations, surtout quand elles s'incarnent dans un parti, une nation, une option, ou même un homme.

Il y a une critique à instituer de la critique de la religion.

Pourquoi ?

Parce que l'homme ne peut pas ne pas se poser, fût-ce obscurément, les « questions fondamentales » dont parle Vatican II : « Qu'est-ce que l'homme ? Que signifient la souffrance, le mal, la mort, qui subsistent malgré tant de progrès ? A quoi bon ces victoires payées d'un si grand prix ? Que peut apporter l'homme à la société ? Que peut-il en attendre ? Qu'advient-il après cette vie ? » (32). « Tout homme demeure à ses propres yeux une question insoluble qu'il perçoit confusément. A certaines heures en effet, principalement à l'occasion des grands événements de la vie, personne ne peut éviter totalement ce genre d'interrogation. Dieu seul peut y répondre de manière irrécusable, Lui qui nous invite à une réflexion plus profonde et à une recherche plus humble » (33).

A. Malraux, dans une interview retransmise par l'O.R.T.F., disait la même chose, dans son

(32) *Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps*, n° 10, § 1.

(33) *Ibid*, n° 21, § 4.

langage à lui (il appelle « sentiment de servitude » ce que nous préférons dénommer sentiment de finitude), à des étudiants qui l'interrogeaient sur Dieu :

« La civilisation moderne est en train d'essayer de noyer le sentiment de servitude — qu'elle ne noie pas du tout, même dans le whisky — qui est beaucoup plus fort qu'elle, et de penser que ça durera comme cela. Or je suis persuadé que cela ne peut durer ainsi. Ou bien l'humanité aura trouvé une nouvelle transcendance, c'est-à-dire un nouvel accord entre le sentiment de servitude, et, disons, le cosmos, appelons ça comme on voudra, ou bien naîtra une nouvelle religion, ce qui revient un peu au même. Je crois que l'état de la pensée générale de notre civilisation par rapport aux problèmes essentiels du spirituel est un état essentiellement provisoire, qui ne réussit que parce que la science, qui a cru pouvoir devenir une explication totale du monde, a conservé une certaine forme d'espoir... Et c'est sur cette sorte d'espoir que nous vivons encore... » (34).

Nous nous posons la question suivante : Rejoindre les hommes dans leur existence humaine, c'est bien : mais ensuite, comment cheminer de l'humain à la foi ? Eh bien, pour une part le

cheminement ne doit-il pas se faire à partir des formes d'interrogations que se posent les gens sur l'essentiel de la vie, de sorte que peu à peu le sens raisonnable de leur vie et de leurs activités apparaisse déterminé par Quelqu'un qui les appelle ? Lorsque le professeur Monod se demande : « Qui nous commande de chercher, et pour cela d'adopter la méthode avec l'ascèse qu'elle implique ? », il se situe, lui incroyant résolu, au niveau des interrogations fondamentales. Bien d'autres, sous d'autres formes, qu'il nous appartient d'interpréter avec finesse spirituelle, se posent un jour ou l'autre les mêmes questions. A ces questions il faut répondre, en langage sensé et intelligible.

Ceci est plus exigeant que d'estimer tout uniment, à propos de « toute valeur vécue », que Jésus-Christ y manifeste son action dans le monde. C'est également plus exigeant que de chercher, chose fort importante au demeurant, une modernisation de notre vocabulaire et de notre symbolique. L'invention d'un langage pour notre temps implique une appropriation de nos schémas mentaux eux-mêmes, une prise en considération des difficultés intellectuelles de nos contemporains face à la foi, et la découverte de chemins vers Dieu qu'ils puissent parcourir.

Conclusion

En insistant sur un aspect de la déchristianisation, et donc sur une des tâches de la mission, nous ne voulons aucunement diminuer l'importance et la signification de tout l'effort actuel de présence aux hommes et aux tâches humaines, non plus que tout l'effort de transformation du signe d'Eglise. Si cela n'est pas fait, l'effort de rencontre entre la foi et la culture d'aujourd'hui sera sans profondeur et comme

sans racine. Mais si la réconciliation de la foi de toujours et de la pensée sous-jacente à la mentalité de nos contemporains ne se réalise pas, l'Eglise continuera à n'être que juxtaposée au monde : nous parlerons de ferment, mais la pâte ne se transformera pas. Inutile de parler de Dieu à des hommes qui ne se sauraient pas reconnus par nous : mais qu'avons-nous à faire avec ceux que nous aurons reconnus jusqu'en leur esprit, si ce n'est de leur indiquer le chemin vers Celui que pressent leur esprit ?

(34) Dans *Le Monde*, 27 octobre 1967.

Le prêtre de demain selon Paris-Match

Comment tuer une image ?

Avant de nous présenter le prêtre de demain (1), Paris-Match procède au meurtre rituel de celui d'hier. « Dans un village, sur une route nationale, un prêtre s'est suicidé. Il s'est pendu à la poutre de son grenier ». Voici un début pour le moins « accrocheur ». « Monsieur le curé est mort de solitude ». Il y a du drame personnel dans l'air.

Ce curé pendu ne l'est pourtant qu'en effigie. Il s'agit de la mort

L'homme et le prêtre

Ce meurtre étant accompli, on peut proclamer l'avènement du successeur : « Le prêtre de demain est déjà parmi nous ». Et ce prêtre, lui aussi, est d'abord une image qui se dresse dans le texte, juste à côté de celle du mort : « Cravate noire desserrée, chemise blanche, carrure d'athlète. Un prêtre de trente-neuf ans... ».

La "crise" du sacerdoce

Ainsi, deux images suffisent à caractériser dès le départ de l'ar-

(1) R. SERROU, *Le prêtre de demain est déjà parmi nous*, dans *Paris Match*, n° 932, 13 avril 1968, pp. 88-97.

d'une image. Au cœur de cette page il y a une photo ; dans un parc de verdure où niche une statue de vierge, un curé tout seul, en soutane et en barrette, lit son bréviaire. Le mort, c'est lui, comme le dit clairement la légende : « Monsieur le curé, une image qui va disparaître ».

Mais il faut bien cette solennité et l'atmosphère du drame car on tue moins facilement les symboles que les gens.

Nous la connaissons bien cette image pour l'avoir assez revendiquée nous-mêmes : c'est « l'homme » opposé au personnage du « curé ». De cet archétype nous sont montrés plus loin les exemplaires multiples, qui s'appellent Léon, Norbert, Jean-Marie, et les autres !

ticle, le « malaise », la « révolte », la « crise » du sacerdoce que Paris-Match présente dans ses quatre premières pages : nombre des prêtres ayant renoncé au sacerdoce un peu partout dans le

monde ; quelques citations d'auteurs ; recours à l'enquête de J. Potel : « Chaque année en France, 400 prêtres en moins ; l'effectif d'un diocèse ». Le vocabulaire est intentionnel : nous trouvons 14 fois le mot « crise » ; 9 fois « malaise » ; 3 fois « révolte » ; une fois « tempête ».

En même temps, c'est une « crise de croissance ». Et nous trouvons dix fois des mots comme « évolution », « mutation », « ré-

veil », « renouveau », « rajeunissement du sacerdoce », « nouveau style de prêtre ».

« Crise » et « croissance » s'expriment ici dans une représentation mythique du temps. C'est le sens du grand titre : « Le prêtre de demain est déjà parmi nous ». Quand l'actualité est effervescente, le temps se contracte. En cet aujourd'hui, hier livre ses derniers combats et demain est déjà présent.

Le prêtre parmi les hommes

Mais que sera « le prêtre de demain ? ». « Ce ne sera plus un « sorcier du ciel », un professionnel de la religion... ce sera un homme, un travailleur comme les autres ».

Le prêtre, ce « séparé », qui n'est même plus un « notable », « ne sait pas très bien quelle est sa place dans l'Eglise comme dans le monde », « Coupé du monde », « enfermé dans le ghetto clérical », « homme de la religion », « liturge », « confesseur », « orant », tous ces qualificatifs

qui donnaient au prêtre autrefois sa place parmi les hommes, aujourd'hui la lui enlèvent.

C'est pourquoi certains « gagnent les rangs des guerilleros » et tous cherchent de quelque façon à « partager la vie des autres hommes ». Le prêtre qui travaille dit « je suis un homme ». « Visiblement, il est bien dans sa peau ». Le curé ancien ; « il fait la messe ». Pour les gardians de Camargue, « le curé, c'est notre collègue ».

Les signes d'humanité

Paris-Match dit tout cela, dans le texte, mais surtout dans les images ainsi que dans les titres et intertitres auxquels il faut toujours accorder de l'importance. Dans un magazine, la signification ne provient pas de la suite linéaire des phrases. Elle est donnée dans une combinaison simultanée de signes qui peuvent être des mots et des idées, mais également des images, des personnages et des émotions ou des senti-

ments. Le prêtre gardian est représenté sur deux photos identiques en tous points, ce qui souligne le sens des substitutions dans le costume : soutane-civil ; et dans les accessoires : bréviaire, lasso et cheval. Ailleurs, l'opposition se fait entre l'image et sa légende, comme pour toutes les autres photos de prêtres ou de religieuses au travail.

Pour les séminaristes, l'opposition sacerdoce-travail se super-

Paris-Match n'est pas la Lettre aux Communautés

pose à cette autre : études - travail des mains : « En plus de leurs études, beaucoup font des stages en usine ». « Ils apprennent à être prêtres, mais aussi à travailler de leurs mains ».

Ainsi, le travail et tous les signes d'humanité qui sont redonnés au prêtre ne signifient pas dans Paris-Match l'abandon ou la fuite du sacerdoce. Ils représentent une réintégration du travail et de la vie des hommes dans le sacerdoce et dans l'Église.

Pourquoi cette photo pleine page où l'on voit un laïc en chaire et un prêtre à l'autel, très en re-

Si l'on veut bien admettre que le langage complexe des images et des (gros) titres a ses propres ressources, qui ne sont pas celles des mots pesés aux balances philosophiques, on le jugera moins indigne d'exprimer des vérités profondes. Il est d'ailleurs tellement proche de certains textes de la Bible !

C'est vrai. On lâche des gros mots sans beaucoup les expliquer « déclergification » du prêtre... Prêtres et religieuses sont traités aujourd'hui, dans la vie quotidienne, comme de simples laïcs. Leur ambition est d'abord d'être reconnus comme des hommes et des femmes contribuant à part entière à la vie de la cité.

Que de nuances et de réserves devrait mettre le théologien qui traiterait de la question dans la « Lettre aux Communautés » !

trait ? Il est bien dit dans le texte de l'article que le laïc enlève au prêtre le peu de choses qui lui reste. Mais cette signification négative redevient positive dans la légende de l'image, en ce qu'elle rapproche ce qui s'excluait : « dans la chaire, les laïcs prennent la place des prêtres. Tous les dimanches, Georges S... employé et père de famille, anime et commente la messe de sa paroisse ». C'est l'équivalent inverse de cette autre légende : « garçon épicier à mi-temps depuis deux ans, le père Léon J. est aussi vicaire de paroisse en Normandie ».

Personnellement, il me semble que beaucoup des subtilités que nous avons commises n'ont pas pour origine le souci de la doctrine, mais le traumatisme de notre isolement, le fait que nous adoptions au départ, le préjugé de séparation dont nous sommes les victimes, au lieu de nous voir comme beaucoup sont disposés à nous regarder, des hommes sans privilège comme sans tare particulière.

Il me semble que deux titres de cet article « banal » de Paris-Match résument bien son contenu.

Au début de l'article, on se demande : « Il y a des prêtres, sont-ils des hommes » ? A la fin de l'article, la question est devenue : « Voici des hommes au milieu de nous : épicier, facteur ou marin... Comment sont-ils prêtres ? ».

Le contenu du message

Ainsi sont annoncées deux choses importantes :

- Sociologiquement, la fin du régime « sacré » du sacerdoce dans notre société, le prêtre étant le dernier personnage public à s'identifier pleinement avec ce qu'il représentait.

- Religieusement, la volonté du sacerdoce chrétien d'exister pour les hommes de ce temps.

Il est certainement plus impor-

tant de vivre comme des hommes qui cherchent à être reconnus comme prêtres, plutôt que de nous demander comment être des hommes.

Nous y gagnerons deux fois : une première fois dans notre vérité religieuse, une seconde fois dans l'amélioration de la communication avec nos contemporains.

Des articles comme celui-là y contribuent.

Jean Dimnet

Et si le Pape était allé à l'enterrement ?

Je suis allé à bien des enterrements. Il en est dont je ne me souviens plus. Il en est d'autres, par contre, dont je garde un souvenir vivace : je les avais choisis.

Ceux-là, je ne les précédais pas, étant le prêtre de la paroisse, mais je les suivais ; par amitié, en témoignage de reconnaissance pour la trace laissée par tel ou tel homme — qui ne partageait pas ma foi en Jésus-Christ — dans sa famille, sa commune ou souvent le pays alentour.

Et voici que cette année, en ce début d'avril, un homme noir vient de mourir, assassiné à Memphis, à quelques milliers de kilomètres de chez nous.

Qui ira à son enterrement ?

On le connaissait partout !

A Montgomery et Atlanta où il fut pasteur ;

Sur les routes de Washington et d'ailleurs : il y marcha de longues heures avec des milliers de Noirs ;

Dans les prisons de Géorgie, celles de Montgomery, de Reidsville, d'Albany, de Birmingham et d'ailleurs.

Tout le monde le connaissait aux Etats-Unis.

Ses frères de race : ceux pour lesquels il réclamait le droit d'exercer la citoyenneté, le droit de vivre, d'avoir un emploi, un logement, un revenu.

Mais aussi ceux qui s'opposèrent à ces revendications, et ceux qui votèrent la libération de ces droits maintenus captifs (A Memphis, les éboueurs viennent, à présent, d'avoir gain de cause).

Martin Luther King mena des actions spectaculaires pour que soient reconnus dans les faits l'égalité raciale affirmée en droit dans la Constitution des Etats-Unis. Cela lui valut d'être connu dans le monde entier, partout où l'affrontement des races devenait un événement quotidien, partout où, avec des hommes bafoués réduits à l'alternative : ne pas exister, ou se révolter, il était possible de tenter une mobilisation de ces « réserves de force et de courage » que les hommes « ne savaient pas posséder ».

« Les détracteurs de la non-violence qui veulent y voir le refuge des lâches, écrit le pasteur

King, perdirent du crédit devant les actes héroïques et souvent dangereux qui se déroulèrent à Montgomery, puis à Birmingham: les manifestations publiques, les marches pour la liberté leur opposèrent alors un démenti muet, mais convaincant.

Quand un peuple opprimé s'enrôle sous la bannière de la non-violence, c'est qu'il y a en lui une puissante motivation. Une armée non-violente possède à la fois des qualités de splendeur et d'universalité. Il faut atteindre une certaine maturité avant de pouvoir s'enrôler dans une armée non-violente (...). Pour être admis dans une armée qui blesse et qui tue, il faut avoir un corps sain, des membres solides et une bonne vue. Mais à Birmingham les boiteux, les estropiés et les infirmes purent se joindre à nous. Al Hibler, le chanteur aveugle, n'aurait jamais été admis dans l'armée des Etats-Unis, ou dans n'importe quelle armée étrangère d'ailleurs, mais, dans nos rangs, il eut un poste de commandement » (1).

Aux Indes, en Suède (où il reçut le Prix Nobel de la Paix), en Afrique du Sud, en France, en Italie, Martin Luther King s'était fait des amis.

Tout le monde le connaissait.

Et lui, il connaissait bien Jésus-Christ.

Dans un sermon devenu célèbre, « Minuit... quelqu'un frappe à ta porte », Martin Luther King, au plus fort des émeutes raciales

de Chicago, donna de cette ville, en mondiovision, la communication qu'il aurait du faire à Genève pour la Conférence « Eglise et Société ».

« Ayant frappé à la porte de son ami et demandé trois pains, l'homme de la parabole reçoit une réponse impatiente : « Ne m'importe pas ; la porte est déjà fermée, mes enfants et moi nous sommes au lit ; je ne puis me lever pour te donner du pain ». Que de fois les hommes ont éprouvé un désappointement semblable lorsqu'à minuit ils ont frappé à la porte de l'Eglise. Des millions d'Africains, frappant patiemment à la porte de l'Eglise chrétienne pour obtenir le pain de la justice sociale, ont été totalement ignorés ou se sont entendu répondre que cela viendrait plus tard, ce qui presque toujours signifie jamais. Des millions de Noirs américains, affamés du pain de la liberté, ont frappé à coups répétés à la porte des Eglises dites blanches, mais ils ont d'ordinaire été accueillis par un froide indifférence ou une hypocrisie évidente » (2).

Et le pasteur ajoutait : « Beaucoup d'hommes continuent à frapper à minuit à la porte de l'Eglise, même après avoir été amèrement déçus par elle, parce qu'ils savent que le pain de la vie est là. L'Eglise aujourd'hui est provoquée à proclamer que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est l'espérance des hommes dans tous les problèmes personnels et sociaux si complexes » (3).

(1) M.-L. KING, *Révolution non-violente*, Paris, Payot, 1968, page 42.

(2) M.-L. KING, *La force d'aimer*, Paris, Casterman, 1964, page 81.

(3) *Ibid.*, page 84.

A ses « frères dans le ministère », qui le connaissaient bien aussi, il écrivit quelques années plus tôt « de la prison de Birmingham » : « Il est une autre raison — fondamentale — de ma présence à Birmingham. Je suis ici parce que l'injustice y règne. Les prophètes du 8^e siècle avant Jésus-Christ ne quittèrent-ils pas leur village pour aller proclamer : « Ainsi parle l'Éternel ! » ? Et l'apôtre Paul ne quitta-t-il pas la ville de Tarse pour aller annoncer l'Évangile de Jésus-Christ aux confins du monde gréco-romain ? Comme eux tous, je suis contraint, moi aussi, d'aller porter l'Évangile de la liberté au delà des murs de ma ville natale. Comme Paul, je dois constamment répondre aux appels des Macédoniens » (4).

« Si l'Église d'aujourd'hui ne retrouve pas l'esprit de sacrifice de l'Église primitive, elle perdra son authenticité et du même coup la foi des millions de fidèles, pour n'être plus qu'un club social anachronique sans aucun rapport avec le vingtième siècle » (5).

Martin Luther King indiqua certains jours, à la manière de saint Paul, le prix qu'il payait pour sa fidélité à Jésus-Christ et à son Évangile. « A cause de ma participation au combat pour la liberté de mon peuple, j'ai connu vraiment peu de jours paisibles durant ces dernières années. Douze fois j'ai été emprisonné dans les geôles d'Alabama et de Géorgie. Deux fois ma maison a été dynamitée. Rarement un jour

passe sans que ma famille et moi recevions des menaces de mort. Ainsi, en un sens réel, j'ai été battu par la tempête de la persécution. Je dois reconnaître que parfois il m'a semblé que je ne pourrais supporter plus longtemps un tel fardeau et que j'ai été tenté de me retirer dans une vie plus calme et plus sereine. Mais chaque fois qu'une tentation de ce genre s'est présentée, quelque chose est venu fortifier et soutenir ma détermination. J'ai appris maintenant que le fardeau du Maître est léger précisément lorsque nous prenons sur nous son joug » (6).

Tout le monde le connaissait.

Coretta le connaissait mieux encore et l'aimait d'un grand amour. Elle marcha à Memphis, à la tête des éboueurs, la veille de la sépulture de son mari. « Je vous demande aujourd'hui, leur disait-elle, de veiller à ce que son esprit demeure toujours vivant, afin que l'Amérique puisse s'inspirer de cette expérience qui, pour moi, représente la crucifixion, la résurrection et la rédemption de l'Esprit. Mon mari avait coutume de dire : « Avec chaque vendredi saint arrive Pâques ». Nous devons persévérer, car c'est ce qu'il aurait voulu. Sa campagne pour les pauvres doit continuer (...). Nous sommes arrivés au point où nous devons avoir le pouvoir économique. Mon mari se préoccupait du sort des plus modestes, les éboueurs de Memphis, et c'est pourquoi je suis revenue à Memphis pour vous apporter son aide.

(4) *Révolution non-violente*, page 94.

(5) *Ibid.*, page 113.

(6) *La force d'aimer*, page 229.

Combien d'hommes devront-ils mourir avant que nous puissions connaître la liberté, la paix et la vérité dans cette société ? » (7).

Certainement, tous ces gens-là seront allés à l'enterrement.

Coretta et ses enfants,
les gens de la Dexter Avenue
et les camarades de prison,
ses concitoyens, noirs et blancs,
ses frères dans le ministère, et
des frères des autres Eglises,
certains membres de la Cour
suprême,
des responsables de l'Adminis-
tration et du Gouvernement,
et beaucoup d'autres encore.

Je pensais à tout cela le soir
de l'enterrement. Et la nuit je fis
un rêve.

J'étais à Rome, à la salle des
télés du Vatican. Comme chaque
soir après son travail, le pape
venait d'entrer. Il passait devant
les télétypes, lisait une dépêche,
en parcourait rapidement une
autre. Soudain il s'arrêta. La télé-
type des États-Unis venait d'en-
trer en action : « Memphis 18
heures stop pasteur Martin Lu-
ther King assassiné stop cons-
ternation générale dans la ville
stop on craint un soulèvement
général des noirs stop... ».

Sans hésiter le pape se dirigea
vers la cabine téléphonique du
studio : « Allo ! Cicognani ? Le
pasteur King est mort. Veuillez
envoyer de ma part un télégram-
me à Madame King ; vous lui
direz que j'irai à la sépulture de

son mari. Et puis, vous me rem-
placerez le jour de Pâques place
Saint-Pierre ; je passerai la fin
de la Semaine Sainte là-bas, avec
les Noirs. Inutile de faire instal-
ler dans mon bureau la télécom-
mande pour l'illumination de la
croix de la cathédrale de Brasi-
lia. Huit jours après Memphis,
ce ne serait pas compris ».

Je voyais alors des images,
pêle-mêle. Le pape était en avion.
Les gens se pressaient autour de
lui et le forçait à s'arrêter. Il
abandonnait la tête du cortège et
se retrouvait en pleine foule, à
la porte de Jérusalem. Le bruit
des réacteurs était couvert par le
brouhaha indescriptible que fai-
saient autour de lui les Arabes.
Puis ce fut un grand silence. Le
pape reprenait sa marche, et voi-
là que c'était des Noirs qui l'en-
touraient. Loin devant, on en-
tendait distinctement le pas menu
des deux mules qui tiraient la
charrette des pauvres des ghettos
noirs sur laquelle reposait le cer-
cueil en bois blanc du pasteur
King.

A la télévision la voix d'un re-
porter commentait : « ...Au milieu
de la foule silencieuse, loin der-
rière le corps de Martin Luther,
j'aperçois maintenant un homme
vêtu de blanc... le pape Paul... il
se tourne vers les caméras de la
mondiovision... il fait un geste...
il semble indiquer quelque chose...
un homme murmure à côté de
moi : il montre aux peuples de
la terre la trace du passage du
Seigneur... ».

Le soleil entrait dans ma cham-
bre et je me réveillais. Surpris.

(7) Dans *Le Monde*, 10 avril 1968.

Les données politiques de notre société sont telles aujourd'hui, qu'un événement de ce genre me semble encore lointain. Le pape l'aurait-il voulu, il n'est pas certain que ce voyage fût possible...

Et puis ce rêve était peut-être un alibi, un transfert. Je faisais réaliser à des « grands » de la foi chrétienne (à des « vedettes ») ce que je n'arrivais pas à réaliser

moi-même : vivre ma foi en Jésus-Christ, en témoigner par mon existence au cœur des événements et des réalités collectives où l'homme et la société sont aujourd'hui le plus mis en question.

Il reste que nous avons à apprendre du pasteur Martin Luther King comment croire effectivement en Jésus-Christ, sans détour.

Georges Durand

Carnet de la Mission

La mère de Henri LE SOURD (Gennevilliers), le frère de Henri ESCUDIE (Serres-sur-Arget), le père de Paul COLLET (Abidjan), celui de Piet THIEMPONT (La Souterraine) et celui de Emile MARCUS (Séminaire), sont décédés. Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Ouvrages reçus

- Le temps de la liturgie est-il passé ?**
A. AUBRY
Coll. « L'Eglise aux cent visages », Paris, Cerf, 1968, 192 pages.
- Emigration et syndicalisme**
F. AGUILO et R. CAPPANERA
Dossier « Masses Ouvrières », éd. Ouvrières, Paris, 1968, 72 pages.
- Christianisme de masse ou d'élite ?**
J. DANIELOU et J.-P. JOSSUA
Coll. « Verse et controverse », Paris, Beauchesne, 1968, 114 pages.
- Aujourd'hui, mariage d'amour ?**
Mgr J. LECLERCQ
Coll. « Trident », Paris, Lethielleux, 1968, 144 pages.
- L'Eglise et les sacrements**
Manuel du catéchisme biblique, t. 2, 1^{re} partie
Trad. de l'allemand, Paris, Cerf, 1968, 396 pages.
- Prouver Dieu ?**
J. LAVAUX
Paris, Desclée, 1968, 342 pages.
- L'enseignement de saint Paul**
F. AMIOT
Paris, Desclée, 1968, 500 pages.
- Civilisation industrielle et religion**
K. BROCKMOLLER
Coll. « Religion et sociétés contemporaines », Paris, Desclée, 1968, 250 pages.
- Quelqu'un parmi nous**
H. OOSTERHUIS
Trad. du néerlandais, Paris, Desclée, 1968, 160 pages.
- La vie spirituelle d'après les Pères des trois premiers siècles**
G. BARDY
2 vol., Paris, Desclée, 1968, 242 pages.
- L'Eglise (et l'Etat) contre la femme ?**
P. LECARME
Paris, Epi, 1968, 184 pages.
- Le problème historique de Jésus-Christ**
J. JEREMIAS
Trad. de l'allemand, Paris, Epi, 1968.
- Morale chrétienne aujourd'hui**
J.-A.-T. ROBINSON
Trad. de l'anglais, coll. « Frères du monde », Paris, Epi, 1968, 136 pages.
- Ecole catholique : aliénation ?**
Cercle Jean XXIII — G. GOURBAUX, H. LAFAY, L. ROUL
Paris, 1968, Epi, 368 pages.
- La joie de croire**
M. DELBREL
Paris, Seuil, 1968, 272 pages.

- Gen 1,11 - Création et péché**
J. GOLDSTAIN
 Cahiers de La Pierre-qui-Vire, Paris, Desclée, 1968.
- Vivre - Mon livre de vie**
P. IMBERDIS et L. VIRY
 Limoges, Droguet et Ardent, 1968, 246 pages.
- Evangile et politique**
R. COSTE
 Coll. « Foi vivante », Paris, Aubier, 1968, 320 pages.
- La service de l'Evangile, t. I**
JH. COLOMB
 Paris, Desclée, 1968, 612 pages.
- Une clef pour ouvrir les Evangiles**
M. DOMERGUE, s.j.
 Coll. « Prière et vie », Toulouse, 1968, 48 pages.
- Foi et athéisme**
P. HAUBTMANN, s.j.
 Coll. « Prière et vie », Toulouse, 1968, 56 pages.
- Un abrégé de la foi catholique**
F. VARILLON, s.j.
 Coll. « Prière et vie », Toulouse, 1968, 32 pages.
- Pourquoi l'Eglise ?**
M. DOMERGUE, s.j.
 Coll. « Prière et vie », Toulouse, 1968, 72 pages.
- Mythe ou vérité de l'Ecriture Sainte**
J. GUILLET, s.j.
 Coll. « Prière et vie », Toulouse, 1968, 30 pages.
- Chrétiens dans un monde nouveau**
B. HARING
 Coll. « Questions actuelles », Paris, Desclée, 1968, 344 pages.
- Les jeunes et Dieu**
J.-P. BAGOT, P. DEBRAY
 Coll. « Verse et controverse », Paris, Beauchesne, 1968, 128 pages.
- Vie liturgique et vie sociale**
A. HAMMAN
 Paris, Desclée, 1968, 342 pages.

Numéros disponibles

1965 - n° 5 : Des prêtres et des laïcs font part de leurs recherches.

n° 6 : Assemblée générale : rapport d'orientation ; rapport Tiers-Monde.

1966 - n° 1 : Assemblée générale : rapport urbain.

n° 3 : Pauvretés et pauvres dans la société.

n° 6 : L'expérience chrétienne de la foi et le dialogue avec les non-chrétiens ; tables générales 1962/1966.

1967 - n° 2 : Une embauche qui a changé ma vie — Non dans la chair, mais dans l'esprit (R. Salaün).

n° 3 : Demain, quelle paroisse ? (R. Crespin).

n° 5 : « Cheminement de la Mission de France » (J.-F. Six) — Connaître le monde ouvrier (M. David).

n° 6 : Le prêtre dans le peuple de Dieu (R. Crespin) — Son rôle dans les institutions et les événements (E. Deschamps).

1968 - n° 8 : Trois prêtres font le point. — Le phénomène de la déchristianisation (R. Salaün).

Tirés à part : R. Crespin — L'originalité de la foi (5/1966) (2 F).

R. Salaün — Évangéliser, c'est faire quoi ? (1/1967) (2 F).

J. Dimnet — Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité (4/1967) (1 F 50).

M. Massard — Foi et religion (7/1968) (1 F 50).

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés
Prélature
B.P. 38 - 94 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.c.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle